



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

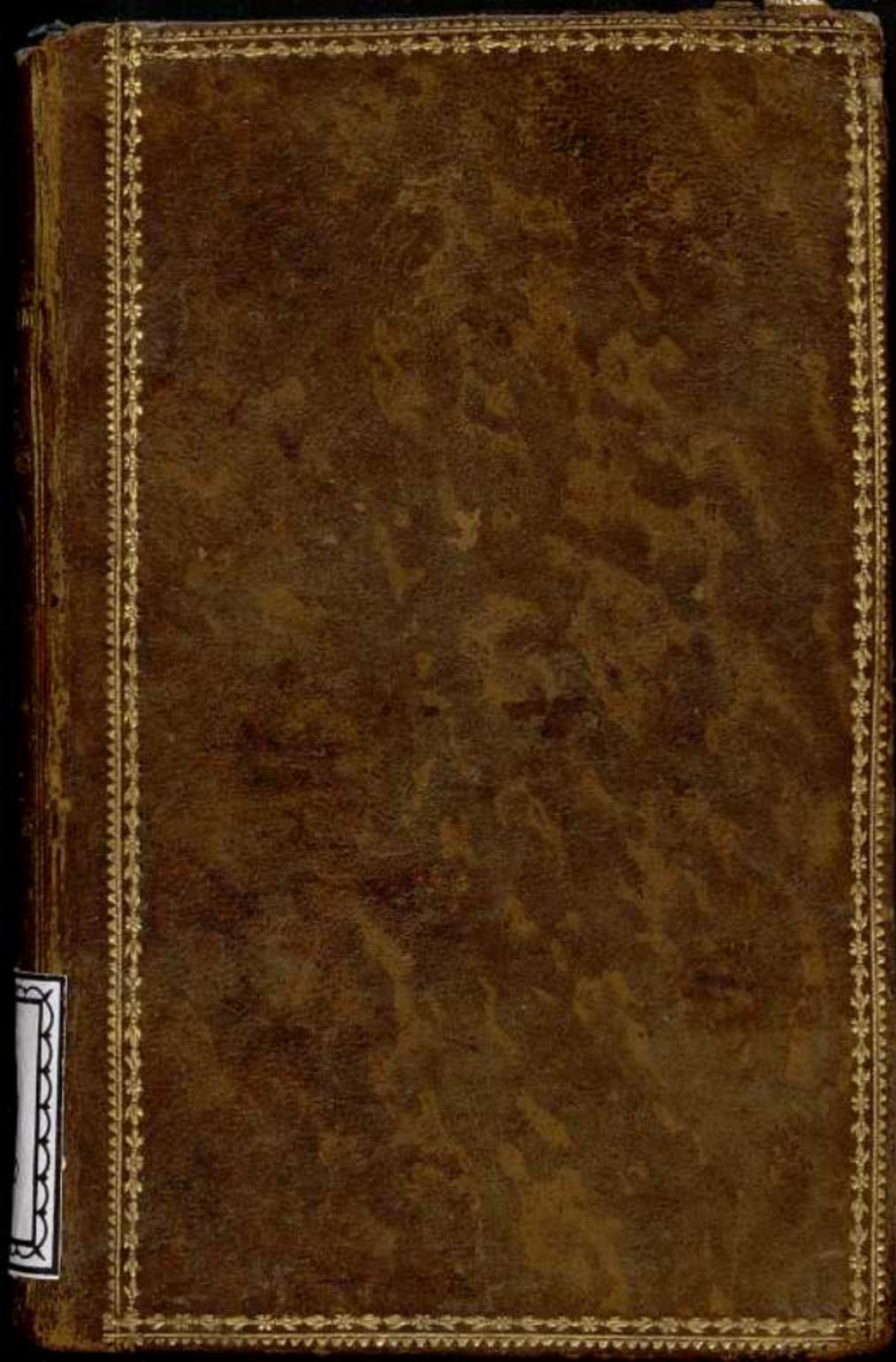
OF THE

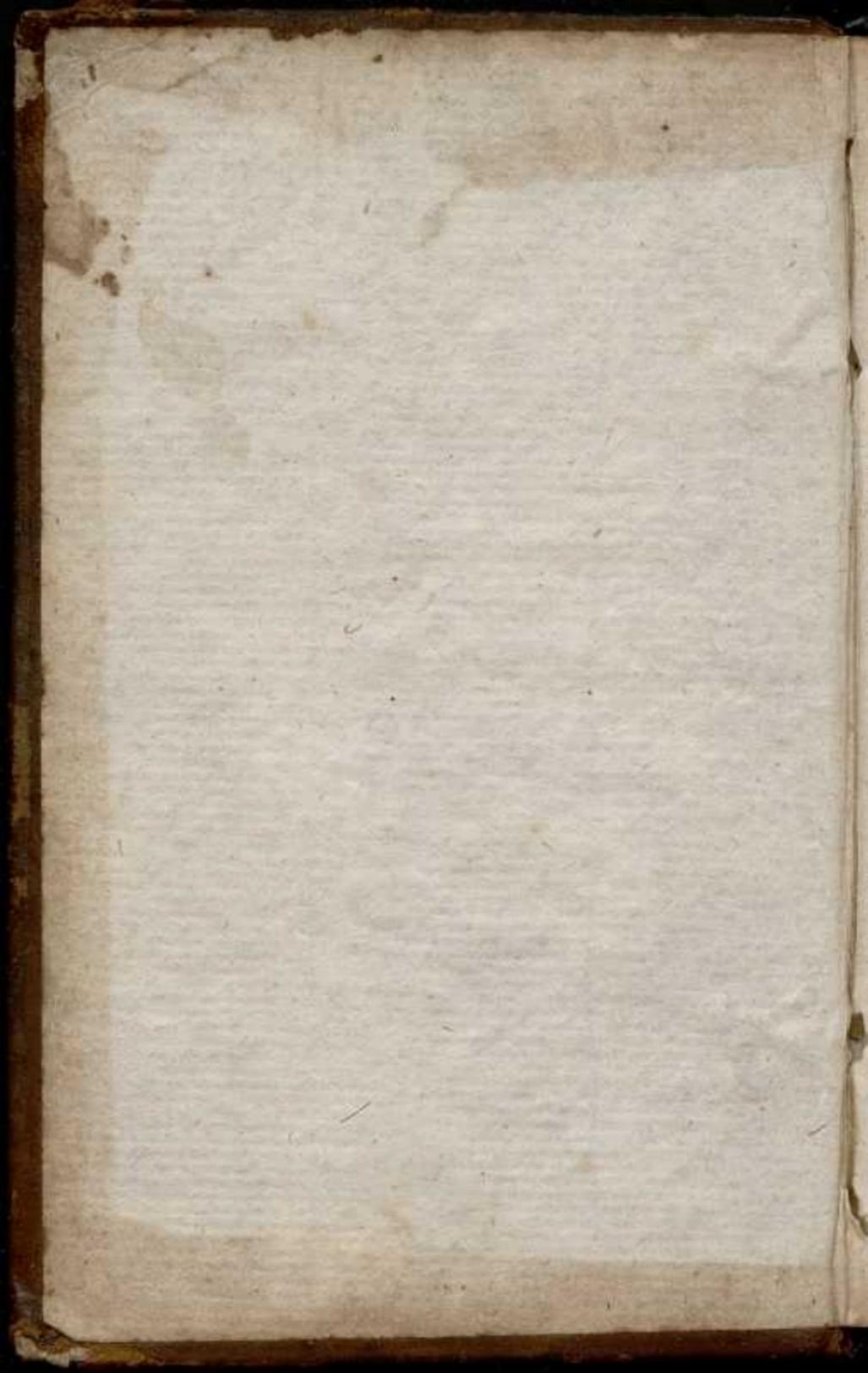


A

11

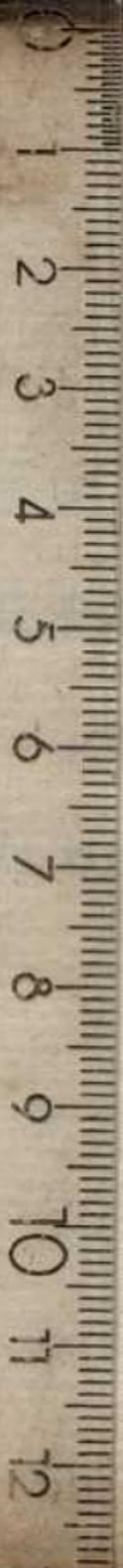
4999

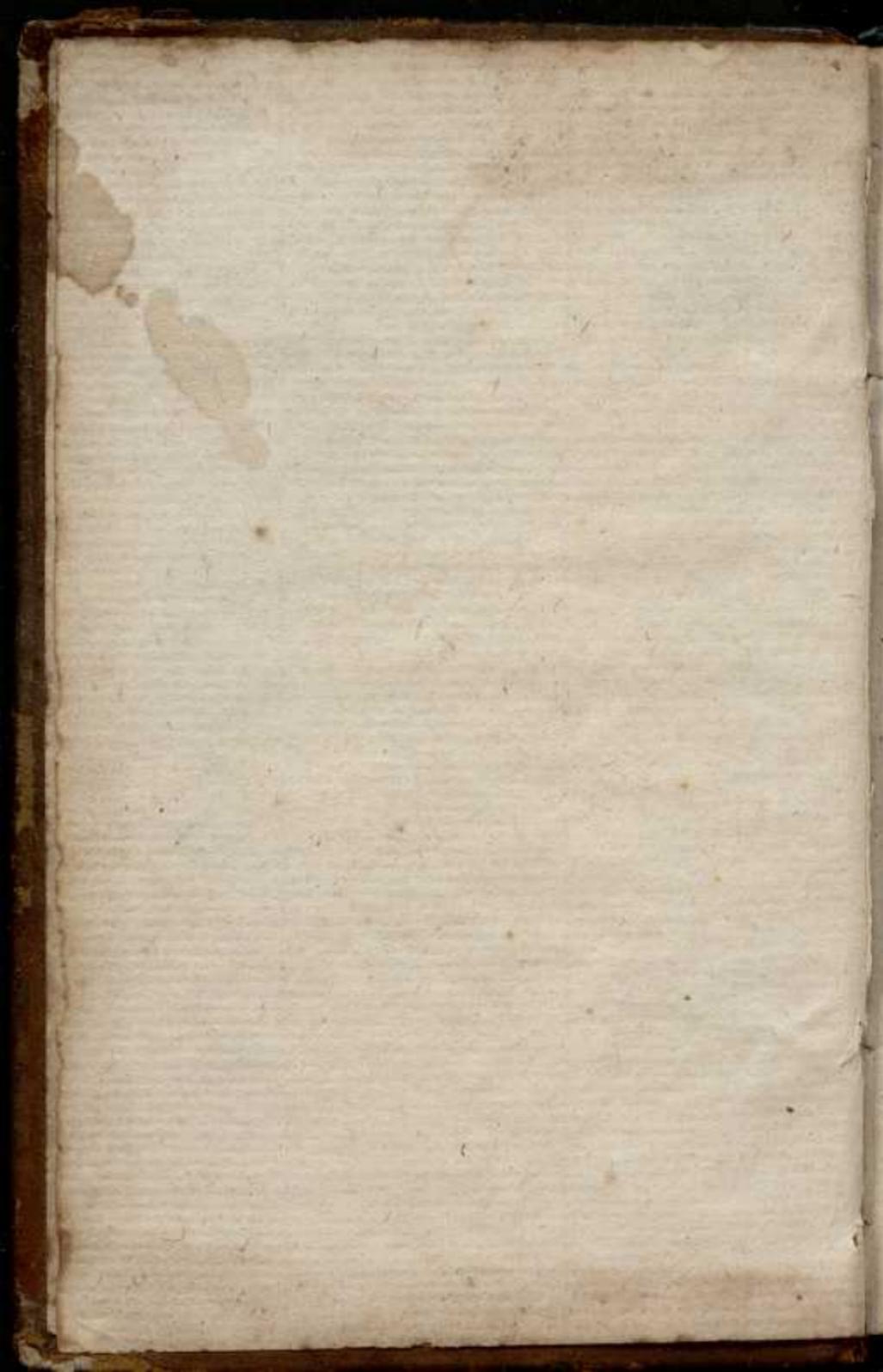




A
11
499

A
11
49





LA

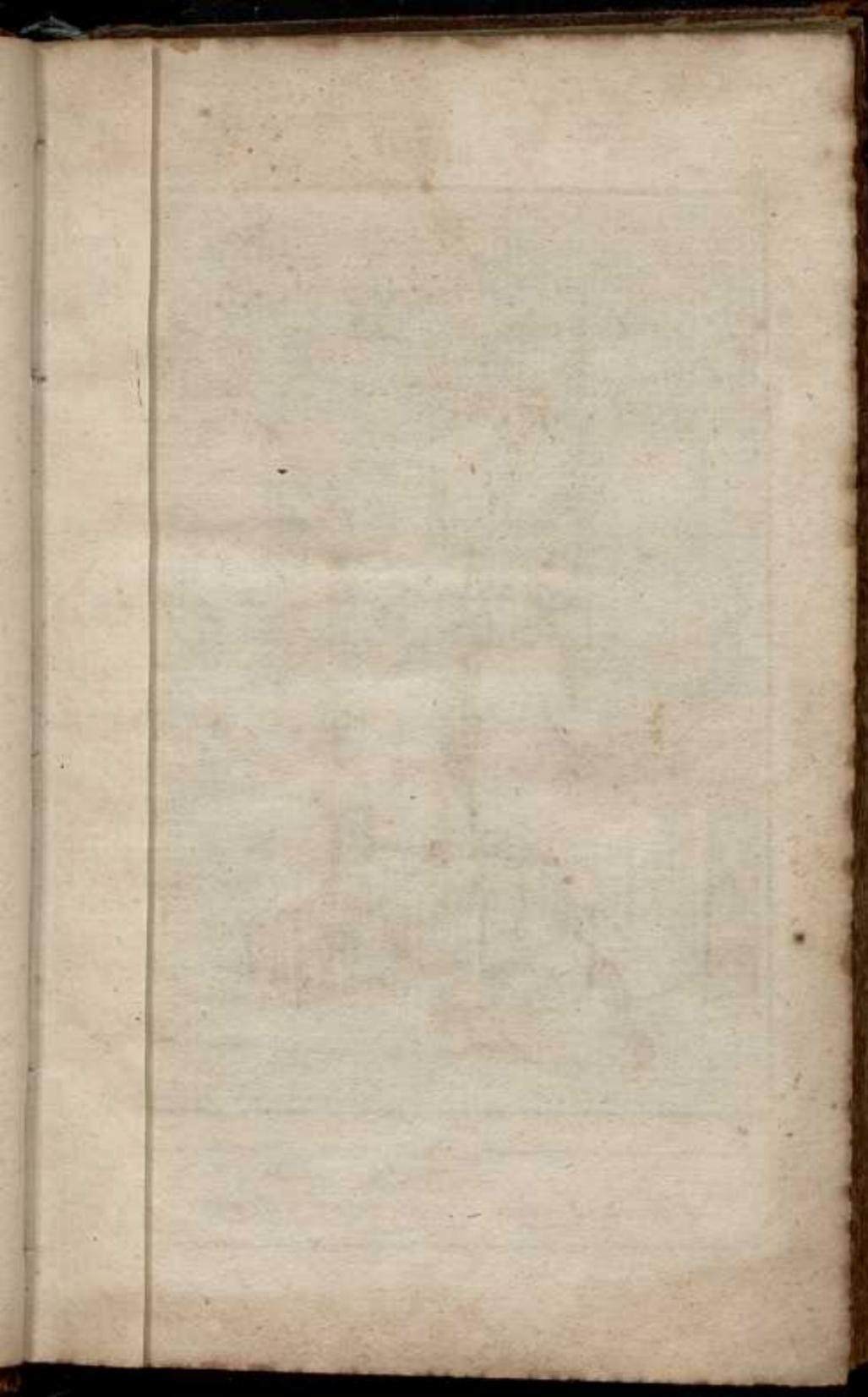
FEMME DE BON SENS,

OU LA

PRISONNIERE DE BOHEME.

THE HISTORY OF THE

PROVINCE OF NEW YORK





« Qui est-ce » ?
s'écria-t-elle d'une voix effrayée.

L A
FEMME DE BON SENS,

O U L A
PRISONNIÈRE DE BOHÈME:

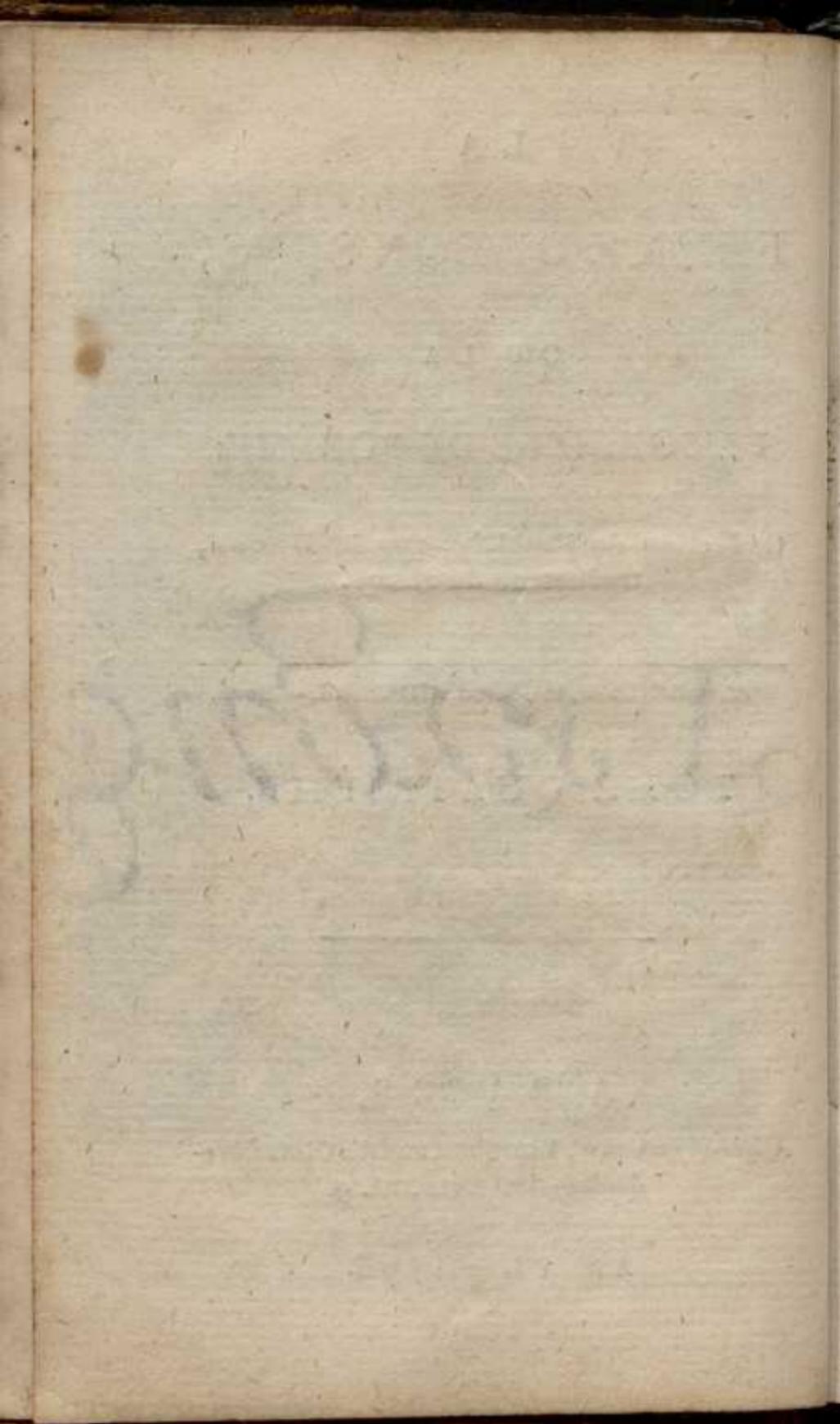
traduction de l'anglais, par B. Ducos,
traducteur de *Henry*.

Reason still use, to reason still attend. — PONS.

TOME QUATRIÈME.

A P A R I S,
Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-
André-des-Arts, n°. 9.

A N VI. — 1798.



L A

FEMME DE BON SENS ;

O U L A

PRISONNIÈRE DE BOHÈME.

CHAPITRE PREMIER.

LORSQU'HÉLÈNE se fut assurée qu'elle n'avait eu qu'une vaine espérance de toucher mistriss Ulric et de l'intéresser utilement à son sort, elle imagina qu'il y avait probablement d'autres domestiques dans la maison et ne s'occupait plus que de chercher si, dans le nombre, il ne s'en trouverait pas de moins inébranlable dans ses devoirs.

Elle n'avait encore vu jusqu'alors

IV.

A

qu'une autre servante, et elle ne tarda pas à découvrir que c'était la seule qu'il y eût dans la maison. C'était une jeune paysanne grande et forte, et d'une physionomie gaie et ouverte. Quoiqu'Hélène n'eût rien en son pouvoir qui pût corrompre cette fille, et que ce fût un obstacle qui, dans des circonstances moins désespérées, lui aurait paru insurmontable, elle résolut de faire quelques tentatives, parce que sa situation n'était pas telle que de grandes difficultés dussent la décourager. Elle espéra qu'elle se concilierait sa bienveillance par ses manières douces et polies. Elle se flattait même quelquefois que l'on n'avait pas porté la rigueur jusqu'à défendre à un être si ignorant et si grossier, sur qui il n'était pas probable qu'elle pût exercer aucune espèce de séduction, de recevoir d'elle une lettre. Au reste, elle ne doutait pas que, de

même que mistriss Ulric, cette fille ne parlât qu'allemand, et par conséquent elle renonça à la persuader par ses discours.

Après avoir écouté attentivement les mots dont mistriss Ulric se servait quand elle voulait obtenir d'elle quelque complaisance, et qu'elle se crut en possession d'une phrase bien suppliante dans une langue qui serait entendue, armée de ce morceau d'éloquence, et tenant sa lettre à la main, elle accosta un jour la jeune paysanne. Mais quel fut son étonnement et presque l'horreur qu'elle éprouva, quand elle s'entendit répondre, avec tous les signes qui annonçaient qu'on n'avait pas compris ce qu'elle voulait dire, et dans les termes les plus barbares et les plus inintelligibles qui eussent jamais frappé ses oreilles.

Elle fit quelques pas en arrière, et perdit toute espérance en voyant ce

nouvel obstacle s'opposer à l'exécution de son projet ; car elle soupçonna que cette paysanne était née dans le fond de la Bohême , et qu'elle ne connaissait que l'esclavon.

Les nombreux projets qu'elle avait formés pour gagner cette servante , les divers moyens qu'elle avait adoptés ou rejetés , selon qu'ils lui paraissaient plus ou moins propres à la toucher de compassion et à lui expliquer ce qu'elle souhaitait , l'avaient tellement occupée depuis quelques jours , qu'elle avait eu beaucoup moins de temps pour réfléchir sur sa triste position. Heureuse de l'espoir de recouvrer sa liberté , elle avait perdu un moment le sentiment de ses peines ; quand l'impossibilité de se faire comprendre eut anéanti cet espoir , un intérêt nouveau et même plus grand , s'il est possible , l'empêcha de sentir tout ce que ce contre-temps avait de cruel.

Elle avait reçu tout ce qui lui était nécessaire pour ses couches, comme sir William le lui avait promis dans sa lettre. Elle se mit à préparer le trousseau de son enfant et ce dont elle avait besoin pour elle-même. Uniquement occupée de ces soins domestiques, elle se livra naturellement aux consolations que sir William lui-même semblait avoir voulu qu'elle trouvât dans la naissance de son enfant, et elle chercha à découvrir le véritable sens des expressions dont il s'était servi.

Il ne pouvait pas douter que cet enfant ne fût à lui ; par conséquent il n'était que trop vraisemblable qu'il ne consentirait jamais à le laisser aux soins de sa femme : d'un autre côté, il lui avait dit que ce serait pour elle une consolation ; il n'avait donc peut-être pas l'intention de le lui ôter. Sir William, en annonçant à ceux qui

s'intéressaient à elle qu'elle était morte (car elle ne supposait pas qu'il eût un autre moyen de cacher sa captivité), se privait de la faculté de la rendre jamais au monde, sans se faire à lui-même un tort irréparable. Elle imaginait bien que, pour publier sa mort, il attendrait qu'elle fût accouchée, parce que tous ses amis savaient qu'elle était enceinte, et que d'ailleurs il ne voudrait laisser aucun doute sur la légitimité de l'enfant qu'elle lui donnerait; mais en même temps elle sentait qu'il ne pourrait pas garder plus long-temps le silence. Que pouvait-il donc résulter pour elle de devenir mère d'un enfant, qui, dans cette supposition, ne devait jamais savoir qu'elle existât?

De sorte que si véritablement sir William prévoyait qu'elle dût retirer quelqu'avantage de cet événement, c'était parce qu'il avait sûrement trouvé

quelque moyen de lui laisser son enfant, et qu'il y était décidé. Elle le crut un moment; mais ensuite se rappelant le desir qu'il avait souvent témoigné d'avoir un héritier, et toutes les précautions qu'il avait prises pour que, dans son désespoir, elle ne pût pas tromper son attente, elle n'osa pas espérer que, si c'était un garçon, son mari persistât dans la résolution qu'il devait avoir prise. Ainsi la confiance qu'il avait cherché à lui inspirer d'une manière si équivoque, paraissait n'être qu'un moyen imaginé pour calmer sa douleur dans le premier moment, à moins qu'on n'eût réellement l'intention, s'il arrivait qu'elle donnât le jour à une fille, de la lui abandonner. Elle s'arrêta avec le plus tendre intérêt à cette dernière conjecture, comme à la seule source de bonheur qui lui fût offerte pour le reste de ses jours.

Plus elle développait cette idée en elle-même , plus elle la trouvait vraisemblable , et plus elle sentait qu'il lui devenait nécessaire de la voir se réaliser. Bientôt elle ne pensa plus à autre chose. Il lui semblait que l'obscurité de sa prison se dissipait , qu'elle avait peuplé sa solitude. De quelque côté qu'elle portât les yeux , sa petite fille s'offrait à elle. Elle la voyait dans les premières semaines de sa vie , à cette époque où les enfans n'ont que des besoins , et ne prouvent leur existence que par le souffle et le mouvement ; ensuite elle se plaisait à chercher et à saisir dans les yeux de cette innocente créature le premier signe d'intelligence qu'elle donnerait , à observer les premiers gestes qui manifesteraient quelque volonté ; bientôt elle entendait les premiers accens mal articulés qui échappaient de ses lèvres ; elle commençait par la pensée , l'éducation

de son enfant, et se payait d'avance avec usure de ses soins et de ses travaux, en songeant qu'elle se ferait une compagne et une amie.

Si des espérances si douces, qui trop souvent ne se réalisent pas, remplissent l'imagination de toute femme sensible lorsqu'elle est près de devenir mère, et lui donnent un bonheur qu'on ne trouve pas même dans la plus grande prospérité, avec quelle agitation, avec quels transports l'infortunée Hélène ne devait-elle pas contempler un avenir si consolant! combien ne devait-elle pas attacher de prix à une possession, qui lui offrirait à chaque instant de la journée les jouissances les plus pures et les plus vives! et quelle peine cruelle n'éprouva-t-elle pas, lorsqu'elle réfléchit que cette consolation pouvait lui être ravie, qu'on pouvait arracher sa fille d'entre ses bras! et lorsqu'éga-

lement disposée à aimer une fille ou un garçon , elle songeait que tout l'échafaudage de bonheur qu'elle s'étoit fait dépendait du sexe de son enfant , elle s'affligeait de la rigueur de sa destinée , qui , par une bizarrerie cruelle , ne lui permettait ni de se livrer aux sentimens les plus naturels , ni d'espérer qu'elle verrait avec plaisir l'être à qui elle aurait donné le jour.

Peu de jours terminèrent ces pénibles débats : Hélène accoucha d'une fille. Elle serra son enfant contre son cœur ; elle oublia un moment sa captivité , et craignit ensuite de perdre un objet auquel elle attachait tant de prix. Les raisonnemens , qu'elle trouvoit d'abord si concluans et si forts pour lui assurer la possession paisible de sa fille , lui parurent alors faibles et peu satisfaisans. Le doute prit la place de la certitude , et la crainte celle de l'espérance.

Sa convalescence fut moins longue qu'on ne s'y était attendu. Les jours entièrement consacrés à la nourriture de sa petite-fille s'écoulaient tranquillement : elle commença à croire que sir William l'avait oubliée , ainsi que son enfant ; et, se livrant aux consolations que le temps ne refuse pas même aux êtres les plus malheureux , elle se berçait de l'espérance éloignée qu'il viendrait un jour qu'elle serait rendue à ceux qu'elle aimait , et dont elle était aimée.

Si elle avait pu découvrir quelque moyen de faire connaître sa position à sa famille et à ses amis , elle ne se serait pas trouvée malheureuse ; c'était l'idée de la douleur qu'ils éprouveraient en apprenant la fausse nouvelle de sa mort , qui lui faisait le plus de peine. A l'abri des soupçons injurieux et des reproches amers de sir William , maîtresse de son temps et de

ses occupations, portant dans ses bras l'objet chéri de ses plus douces affections, ou l'allaitant avec ivresse, elle sentait au-dedans d'elle-même un contentement calme et pur dont son cœur n'avait pas joui depuis bien longtemps. — Ce cœur qui ne se reprochait rien, que rien ne détournait de l'objet qui l'occupait tout entier, se reposait avec confiance sur la protection d'une providence dont il connaissait la sagesse et la bonté.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la naissance de la fille d'Hélène, qui, aux yeux prévenus d'une mère, était déjà devenue une compagne fort intéressante. Hélène se persuadait que son enfant comprenait déjà tout ce qu'elle voulait lui dire, et que, de son côté, elle interprétait justement tous les gestes et jusqu'aux moindres signes qu'elle lui voyait faire. Elle n'éprouvait pas le besoin d'avoir une

autre société. C'était avec Marie qu'elle s'entretenait : elle lui adressait sans cesse des discours, et chantait même pour la distraire et pour l'égarer. Pendant le jour elle la tenait dans ses bras ; le soir, quand elle l'avait placée dans son berceau, et qu'elle l'y avait endormie, doucement elle mettait sa chaise tout contre, et fixait bien plus souvent ses regards sur la figure de sa chère Marie, que sur le livre qu'elle avait dans ses mains et qu'elle croyait lire avec attention. La crainte de se voir ravir son trésor ne la troublait presque plus. Chaque jour qui s'écoulait augmentait sa sécurité ; et s'il arrivait quelquefois qu'elle s'en trouvât moins, elle regardait ce défaut de confiance comme une injure faite à la Divinité, et s'efforçait de la repousser, ainsi que toutes les pensées qui pouvaient l'y ramener.

C H A P I T R E I I.

UN jour, au moment qu'Hélène donnait à teter à sa chère Marie, et qu'elle se félicitait des jouissances qu'elle avait dans son malheur, mistriss Ulric entra. Hélène leva les yeux sur elle, et fut frappée de son air triste et sinistre. Elle tenait son enfant entre ses bras ; tout ce qu'elle possédait sur la terre était en sûreté, elle chercha à se ranimer. Elle tendit sa main à mistriss Ulric, et témoigna quelque impatience d'apprendre la cause du chagrin qu'avait cette bonne vieille, et de lui offrir des consolations ; mais, hélas ! c'était elle-même qui était le sujet de la douleur qu'elle voulait se faire expliquer. Mistriss Ulric s'assit auprès d'elle, soupira, prit son enfant, et lui remit une lettre.

Hélène jeta les yeux sur l'adresse, reconnut l'écriture de sir William, et s'imagina sur-le-champ tout ce qu'il avait à lui dire. Ses lèvres mêmes pâlirent; elle fut près de perdre connaissance, et elle tremblait tellement, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle ouvrit la lettre qui était conçue en ces termes :

« Vous vous soumettrez, sans doute,
 » avec résignation au dessein que j'ai
 » formé et dont je viens aujourd'hui
 » vous faire part. La personne qui vous
 » remettra cette lettre a ordre de se
 » charger de ma fille. On prendra,
 » pour me la porter, les mêmes soins
 » que vous pourriez en prendre vous-
 » même. J'aime à croire que votre rai-
 » son vous empêchera d'opposer la
 » moindre résistance à ma volonté (ce
 » serait parfaitement inutile), et que
 » vous n'aurez pas la cruauté de ren-
 » dre cette innocente créature victime

» de votre inconduite , ni de lui faire
» partager la peine à laquelle vous êtes
» condamnée. Séparée de vous , elle
» jouira de tout le bonheur que pourra
» lui assurer la tendresse de son père ;
» et certainement vous desirez que ja-
» mais elle n'ait à rougir de votre hon-
» te , ni à s'affliger de vos peines. Si
» votre cœur était sensible à la dou-
» leur de ne la revoir jamais , conso-
» lez-vous par l'assurance que je vous
» donne qu'à compter de ce moment
» elle sera heureuse , aux dépens même
» de mon propre bonheur , s'il est né-
» cessaire. Je n'ai pas besoin d'excuser
» cette démarche , qui est parfaite-
» ment conforme aux intérêts de votre
» enfant , sur lequel d'ailleurs j'ai des
» droits qui m'autorisent , dans cette
» circonstance , à ne point vous rendre
» compte de la manière dont je juge à
» propos d'en disposer ; ainsi en renou-
» velant les vœux que je fais pour que

» le ciel rende le repos à votre conscience, je vous dis un éternel et » dernier adieu ».

« Jamais, s'écria-t-elle d'un air égaré et en arrachant son enfant d'entre les bras de mistriss Ulric ; non, jamais je ne me séparerai de ma fille. Allez, allez le dire à ceux qu'il envoie pour me l'enlever. Ils pourront user de violence et nous arracher ensemble de ces lieux ; mais nous séparer ! jamais ».

Mistriss Ulric s'attendait à voir la désolation et les larmes de sa prisonnière ; mais son égarement et le ton absolu qu'elle avait pris en parlant, la surprirent et la déconcertèrent.

« Ah ! madame, dit-elle en allemand, voudriez-vous donc que cette pauvre innocente restât toujours en prison avec vous » ?

En disant cela, elle tenait ses yeux fixés sur l'enfant, et le regardait de

l'air le plus sensible et le plus compatissant. Son attitude et le son de sa voix émurent vivement Hélène ; elle fondit en larmes.

« Non, reprit mistriss Ulric, vous êtes trop bonne », et elle essaya de lui prendre son enfant ; mais cette tendre mère le serra aussi-tôt contre son cœur, l'emporta dans la chambre voisine, et en ferma la porte. Là, dans un accès de désespoir, qui lui ôta pendant quelque temps l'usage de sa raison, elle versa sur sa fille des larmes bien amères. L'égarément de sa douleur ne l'emporta cependant pas long-temps sur les conseils de la raison. Hélène n'était pas tellement absorbée par son malheur, qu'elle ne songeât pas au sort qui attendait Marie si elle la gardait ; et elle n'eut pas plutôt senti combien il y aurait de cruauté à en concevoir seulement le desir, qu'elle n'hésita pas davantage.

Celui qui , pour éviter un danger imminent , détruit de ses propres mains la seule espérance du bonheur qui lui reste , ressent une douleur moins vive que ne fut celle de cette mère infortunée , quand elle eut décidé qu'elle se séparerait de sa fille. Jamais encore elle n'avait éprouvé un tourment si cruel et qui ébranlât autant la puissance de sa raison. Elle ne pouvait se figurer que réellement elle voyait , pour la dernière fois , l'objet le plus cher à son cœur. Elle desira alors , mille fois plus que jamais , d'être rendue à la société et de recouvrer son honneur ; et la crainte de ne jamais rentrer dans des droits qui lui avaient été si injustement ravis , la réduisit au plus affreux désespoir. — Tout-à-coup un rayon d'espérance brilla à ses yeux.

« Ma fille , dit-elle , portera une lettre à son père. Si je réussis à m'en

faire entendre, ma justification est certaine ». Cette idée suffit pour la rendre à elle-même. Elle se calma un peu. « Qui peut nier, s'écria-t-elle, à mesure que la consolation entraît dans son cœur, qui peut nier que ce moyen d'obtenir ma délivrance m'ait été inspiré par un Dieu miséricordieux et plein de bonté, qui n'abandonne jamais les malheureux » ?

Bientôt après, elle reparut devant mistriss Ulric, qui jugea, en voyant son air calme, et le chagrin profond qui avait pris la place du désespoir, qu'elle était disposée à obéir aux ordres de sir William. Hélène cependant affectait de ne pas quitter sa fille un seul instant, et de la fixer sans cesse avec une sorte de jalousie et d'inquiétude, afin de donner à entendre qu'elle ne voulait pas s'en séparer sur-le-champ. Mistriss Ulric se proposait d'attendre au moins jusqu'au lende-

main matin , avant d'employer aucun moyen violent pour la lui enlever ; et à cet égard , leurs intentions étaient les mêmes , car Hélène ne desirait pas de la garder plus long-temps. Le soir de cette journée , le dernier soir qu'elle devait embrasser sa petite Marie , lorsque le moment de l'endormir arriva , elle la coucha , non pas dans son berceau comme à l'ordinaire , mais sur ses genoux , où elle la berça jusqu'à ce qu'un doux sommeil vînt fermer ses paupières ; et dans cette attitude , le cœur brisé , les yeux baignés des larmes les plus amères qu'une femme ait jamais versées , elle écrivit à sir William la lettre suivante.

« Jamais mon cœur ne dédaignera
 » les conseils de la raison et de l'hu-
 » manité , quoi qu'il m'en puisse coûter
 » pour les suivre.

» Je vous remets ma fille parce
 » qu'elle est à vous , et parce que je ne

» veux pas non plus d'une consolation
» que je n'obtiendrais qu'en lui fai-
» sant partager mon malheur ; mais
» quelle que puisse être sa destinée,
» croyez qu'elle ne sera pas victime
» de mon inconduite, car je suis inno-
» cente : les anges du ciel ne sont pas
» plus innocens que moi du crime
» dont vous m'accusez.

» Vous avez dit que vous n'écoute-
» riez pas la voix du repentir. Ce n'est
» pas la voix du repentir qui s'élève
» vers vous, c'est le cri de l'innocence,
» d'une innocence aussi irréprochable
» en tout ce qui vous regarde, que
» l'est celle de l'enfant que vous avez
» maintenant devant les yeux, qui
» vous regarde, et vous commande de
» réparer les outrages dont vous abreu-
» vez sa mère.

» J'ignore les motifs sur lesquels
» vous m'avez condamnée, ainsi je ne
» pourrai me défendre que lorsque

» vous vous serez expliqué plus clai-
» rement. Soyez juste et pour vous et
» pour moi : voyez-moi , entendez-
» moi ; je ne vous le demande point
» comme une faveur que je veuille ob-
» tenir de votre amour ou de votre
» pitié : c'est un droit que je réclame,
» et je veux le faire valoir : vous y
» êtes aussi intéressé que moi : ma
» perte sera votre condamnation. Je
» voudrais vous éviter un repentir
» qui deviendrait inutile. Exaucez ma
» prière. Les précautions que vous
» avez prises m'empêcheront de vous
» écrire de nouveau. Ce sont les plain-
» tes (il faut bien que je parle : qui
» parlerait pour moi ?), ce sont les
» plaintes de la vertu persécutée, de
» l'innocence opprimée, de la justice
» violée dans ses plus saintes loix. O
» sir William ! quand je fais un sacri-
» fice si cruel aux droits dont vous
» vous prévalez sur moi, ne me privez

» pas de ceux qu'on ne refuse pas
» aux plus vils criminels ».

Helène continua à tenir son enfant sur ses genoux, et à le contempler pendant toute cette nuit de douleur sans fermer les yeux, sans se distraire un seul instant du sentiment de son malheur. Au point du jour l'enfant s'éveilla, et elle l'appuya aussi-tôt contre son sein. « O le plus aimé de tous les êtres ! dit-elle en le serrant tendrement dans ses bras ; c'est donc pour la dernière fois que je vais remplir envers toi les devoirs de la maternité ! O mon Dieu ! donne-moi a force de supporter une si cruelle privation.

Ensuite elle habilla son enfant, et après avoir cousu la lettre dans un morceau de toile, elle l'attacha au-dessous du premier linge. Tous les efforts qu'elle aurait faits pour l'envoyer d'une autre manière eussent été

inutiles ; elle en était persuadée , et elle ne pouvait pas croire qu'en quelques mains que tombât une lettre adressée à sir William et trouvée sur sa fille , elle ne fût soigneusement remise à son adresse. Il était d'ailleurs invraisemblable que la nourrice , qui était destinée à en prendre soin , et qui ne devait pas voir Hélène , eût reçu l'ordre de supprimer les lettres qui viendraient d'elle ; et quand bien même cet ordre aurait existé , ce n'était pas précisément l'enfreindre , que de remettre un papier trouvé sur un enfant , et écrit par une personne qu'il était impossible de deviner. Elle ne doutait pas que sa lettre ne fût remise ; mais elle n'était pas également sûre de l'accueil qu'on lui ferait , ni de l'effet qu'elle produirait.

Certaine de son innocence , elle avait pensé d'abord qu'elle n'avait besoin que d'être entendue pour se justifier.

Elle était persuadée que la conduite de sir William avait été déterminée plutôt par d'injustes soupçons, que par la froideur avec laquelle elle le traitait, et dont il avait coutume de se plaindre, mais qu'il ne pouvait pas ne pas attribuer aux mauvais traitemens qu'il lui faisait éprouver.

En approfondissant davantage ces réflexions, elle devint beaucoup moins favorablement disposée envers sir William. Elle n'imaginait pas ce qui pouvait lui avoir fait faire la méprise d'après laquelle elle supposait qu'il agissait. La conviction intime qu'il disait avoir acquise le rendait justement suspect de quelque procédé peu délicat, et la recherche inutile qu'il mettait dans sa cruauté, en enlevant à sa femme tous les moyens de communiquer avec lui, et le ton dur et sévère dont presque toute sa lettre était écrite, changeaient ce soupçon en certitude.

Ces réflexions n'étaient pas les seules qui détruisissent l'espérance qu'Hélène avait de recouvrer un jour sa liberté. Elle connaissait le caractère de sir William ; elle savait combien elle devait peu attendre de sa générosité , avec quelle obstination il tenait à ses idées , et quelle répugnance il avait à convenir qu'il s'était trompé , même dans les plus petites choses. Elle osait à peine se flatter qu'en le supposant convaincu de son erreur, il voulût suivre un autre système de conduite , si par-là il devait avoir la douleur de reconnaître , pour ainsi dire , ses torts , et de s'exposer pour le reste de ses jours à de justes reproches. Enfin , comme elle prévoyait qu'il serait impossible de lui prouver qu'elle n'était pas absolument incapable de pardonner et d'oublier les outrages ; et comme elle savait qu'il ne pourrait jamais espérer de se faire aimer d'elle , elle en

conclut, avec toute raison, que quand bien même il conserverait encore pour elle quelque amour, cet amour n'aurait pas la force de le déterminer à la rendre à la société, au prix de tant d'humiliations et de si peu de bonheur pour lui.

Toutes ces considérations l'auraient probablement empêchée de rien tenter pour toucher sir William en sa faveur, et elle se serait attachée à chercher des moyens plus sûrs, quoique plus éloignés, d'opérer sa délivrance, si la vive douleur que lui causait la perte de son enfant, et le desir extrême qu'elle avait de le rejoindre au plutôt, ne lui avaient pas offert, dans le moindre retard, un supplice si cruel, qu'elle ne savait si jamais elle aurait le courage de le souffrir patiemment.

Dans ce doute, et craignant que, si elle manquait cette occasion, peut-être favorable, de manifester son in-

nocence, son silence ne fût regardé comme une preuve de son crime, elle s'était décidée à essayer d'une lettre à sir William : mais quoique ce fût tout ce qu'elle pouvait faire alors, cette tentative lui parut si faible, qu'elle n'en fut pas moins profondément affligée de la perte de sa fille; et quand sa lettre fut écrite et placée sous les langes, un triste pressentiment de l'inutilité de cette démarche s'empara d'elle, et la livra à tout ce qu'avait d'affreux une séparation qui ne devait pas avoir de terme, un éternel adieu.

Malgré son désespoir, elle chercha à se vaincre assez pour exécuter avec calme et dignité, la résolution qu'elle avait prise.

Elle entendit bientôt après ouvrir et fermer des portes dans la galerie, et elle s'attendit alors à chaque instant à voir arriver mistriss Ulric. Tantôt elle fixait ses regards sur la figure de

sa chère Marie, et tantôt elle les tournait avec crainte vers la porte de sa chambre. Elle pressait ses lèvres contre celles de son enfant, avec une ardeur à laquelle elle n'aurait pas osé se livrer dans un autre moment, de peur de lui faire du mal. Elle craignait que chaque baiser qu'elle lui donnait ne fût le dernier. Elle examinait lentement chacun de ses traits, et les baisait l'un après l'autre avec des transports et un égarement qu'il serait impossible de décrire. Heureusement pour elle cette scène ne se prolongea pas davantage.

Mistriss Ulric entra, s'approcha d'elle; et Hélène, se levant aussi-tôt avec un effort qui exigeait tout son courage, lui remit son enfant, et s'enfuit dans la chambre voisine. Frappée de tant de résignation, et touchée de pitié, mistriss Ulric se hâta d'aller donner l'enfant à ceux qui l'atten-

daient pour l'emporter, et revint sur-le-champ offrir à Hélène toutes les consolations qu'il était en son pouvoir de lui donner ; mais Hélène fut longtemps insensible aux marques de tendresse et aux soins qu'on lui prodiguait. Elle éprouva tous les effets d'une violente attaque de nerfs. Le trouble de ses sens, les mouvemens convulsifs qui l'agitaient, résistèrent aux moyens que mistriss Ulric employait pour la soulager, et cette résistance fut si longue, qu'elle excita des craintes sérieuses.

Ses forces s'épuisèrent enfin ; elle s'endormit d'un sommeil profond qui dura quelques heures. A son réveil elle était moins agitée, mais tellement affaiblie, qu'elle ne put quitter son lit, pas même lever sa tête de dessus son oreiller.

Elle resta pendant quelque temps sujette à de nouvelles attaques de

nerfs ; et quand elle en revenait , c'é-
tait pour tomber dans un affaissement
total qui la rendait incapable de faire
aucun mouvement , et semblait lui
ôter jusqu'à la faculté de penser.

Mistriss Ulric imagina que rien ne
serait plus propre à guérir cette in-
disposition que des distractions et le
grand air. Elle n'avait pas beaucoup
de moyens pour procurer à sa malade
du soulagement : chaque jour elle la
conduisait dans le jardin où elle l'ex-
citait à rester le plus long-temps pos-
sible , tantôt en lui faisant servir ses
repas à l'ombre des arbres , tantôt en
y portant sa harpe , et lui exprimant
le desir de l'entendre. Hélène n'était
pas devenue insensible au plaisir d'o-
bliger ; et dans la position où elle
était , n'éprouvant aucun desir qui se
rapportât à elle , toutes ses volontés
se réunissaient à faire celle de sa com-
pagne. Pour varier un peu le lieu de

la scène, mistriss Ulric prit sur elle d'ouvrir la porte du jardin, et de proposer quelques petites promenades dans la campagne, qui furent acceptées avec reconnaissance. Cette porte donnait sur un champ de bruyère environné d'une immense forêt, et c'était dans cette forêt qu'elles se promenaient le plus souvent. Insensiblement ce traitement, plein de douceur et de bonté, produisit l'effet qu'on en attendait. Hélène commença à sortir de l'espèce de léthargie dans laquelle elle était tombée; elle reprit l'usage de sa raison; et si elle était plus sensible à son malheur, elle éprouvait du moins que cet état était préférable à l'insensibilité effrayante qui s'était emparée d'elle. La première idée qui se présenta à son esprit, fut de demander combien il s'était écoulé de temps depuis le départ de sa fille; et quand on lui dit qu'il y avait six semaines,

elle abandonna toute espérance d'obtenir sa liberté de la justice ou de la générosité de sir William.

On ne sait point quel effet aurait produit sa lettre, si elle était tombée entre les mains de son mari, car elle ne lui fut jamais remise. Au reste, Hélène ne dut la perte de cette faible chance en sa faveur ni à aucun dessein prémédité, ni à aucune ruse, mais simplement à un accident bien naturel.

Comme il était difficile d'imaginer qu'il y eût quelque papier dans les langes de l'enfant, la nourrice n'y avait fait aucune attention; elle avait tout envoyé au blanchissage; et la lettre, bientôt effacée et mise en pièces, n'avait sûrement pas tardé à suivre le courant du ruisseau. Comme Hélène n'avait jamais beaucoup compté sur cette tentative pour toucher sir William en sa faveur, elle en envi-

sagea l'inutilité sans éprouver aucune de ces sensations pénibles qui l'auraient probablement replongée dans l'état déplorable d'où elle sortait à peine; mais si elle supporta de sang-froid ce qu'elle devait regarder comme une preuve évidente de l'injustice atroce de sir William, ce ne fut que parce que sa sensibilité était, pour ainsi dire, usée par tout ce qu'elle avait éprouvé de malheurs.

CHAPITRE III.

CHAQUE jour Hélène reprenait l'usage de ses facultés morales. Elle ne négligeait aucun moyen de se donner de l'occupation, et d'accoutumer son ame à se servir du courage dont la nature l'avait douée. « La patience et la résignation, se disait-elle à elle-même, sont les seules vertus qu'il me

soit permis de pratiquer. Dans les premiers jours de ma douleur, l'insensibilité m'a épargné la nécessité de développer les ressources de mon esprit. Je ne suis point responsable de la faiblesse que j'ai pu montrer alors. Aujourd'hui que ma raison m'est rendue, mon devoir est de m'en servir ; car je ne serai pas moins tenue à rendre compte de la vie que je vais mener ici, que de la conduite que j'aurai tenue dans le monde ».

Ces réflexions conduisirent Hélène à s'occuper pour la première fois de ses livres. Elle trouva que la collection en était faite avec choix, et qu'on avait eu évidemment l'intention de consulter et de suivre son goût. Son cœur fut touché de cette attention : elle en sut bon gré à sir William. Il en manquait quelques-uns qu'elle aurait voulu avoir. Elle en écrivit les titres et en remit la liste à mistriss

Ulric, qui y apposa sa signature. Elle imagina que c'était le signe convenu pour autoriser l'achat de ce qu'elle demanderait. Cependant elle observa que mistriss Ulric examinait avec soin chacun des articles inscrits, et elle supposa que, quoiqu'elle ignorât la langue française, elle savait distinguer ce qui était permis de ce qu'on avait défendu de lui donner. Au reste, comme sir William avait expressément mis les livres au nombre des choses qu'il voulait que l'on accordât sur-le-champ à sa femme, Hélène ne fut point étonnée de voir qu'on lui procurât sur-le-champ ceux dont elle avait besoin. Néanmoins, comme c'était la première épreuve de ce genre qu'elle faisait, le succès lui causa le plus sensible plaisir; il y avait en cela quelque chose qui la rapprochait d'un monde, dont auparavant elle se croyait séparée pour jamais; et quand elle fut

certaine que d'un trait de plume elle pourrait se procurer tout ce qui lui serait agréable ou nécessaire , elle ne se trouva plus si seule ni si abandonnée.

Bientôt les soirées devinrent plus longues et les jours plus froids. Elle passait plus de temps dans la maison , et par conséquent elle avait besoin d'y varier davantage ses occupations. Elle n'éprouvait le desir de rien faire pour sa parure ou pour son usage ; et quant à son linge et à ses robes , on lui en fournissait plus qu'elle n'en souhaitait, de bien simples à la vérité et de peu de prix , parce qu'on ne voulait pas qu'elle pût s'en servir pour corrompre. Travailler sans aucun dessein , c'eût été manquer son but ; comment en effet se serait-elle intéressée au progrès d'un ouvrage qui n'aurait dû servir à rien ? Elle ne trouvait pas non plus que les livres et la musique

pussent lui faire passer , sans le secours de la conversation et du travail , les jours tristes et obscurs de l'hiver , suivis de leurs soirées si longues et si souvent accompagnées de pluie et de vent.

Dans cette oisiveté profonde , ses forces ne suffisaient pas pour supporter le poids des réflexions accablantes auxquelles elle se livrait sans cesse ; et quand son imagination lui peignait la douleur que sa perte causerait à ses parens et à ses amis , ou quand elle songeait à sa captivité , à la privation de toute affection sociale , qui lui était imposée presque dans sa première jeunesse , et sur-tout à l'éloignement de sa fille , dont on l'avait séparée pour la vie , elle craignait de manquer de résignation.

Elle cherchait autour d'elle avec inquiétude quelque moyen d'employer son temps et d'occuper son esprit.

Heureusement elle se souvint qu'elle avait appris à filer dans le Northumberland. Elle résolut aussi-tôt de se procurer un rouet et tous les autres ustensiles de filature. Elle connaissait le degré de perfection des toiles de Bohême ; par conséquent elle devait s'attendre à trouver autour d'elle des secours pour seconder l'établissement de sa manufacture. Le rouet lui fut donné avec la même promptitude que les livres ; et elle se mit sans délai à son nouveau travail.

Mistriss Ulric témoigna beaucoup de joie quand elle la vit employer ainsi son temps, et prendre elle-même la peine de faire jusqu'aux apprêts les plus minutieux de son entreprise. Ce nouveau rapprochement forma entre elles un nouveau lien ; mistriss Ulric portait souvent son ouvrage chez Hélène, et passait avec elle toute la soirée : à la vérité elles ne pouvaient pas

causer ensemble, mais elles s'étaient fait une sorte de langage, à l'aide duquel elles se disaient les choses les plus usuelles et les plus communes; Hélène était même parvenue à connaître la signification de plusieurs mots allemands, et à les prononcer d'une manière intelligible.

C'était cependant contre le gré de mistriss Ulric qu'elle acquérait cette connaissance; car il était facile de s'appercevoir que la bonne vieille était bien fâchée lorsqu'une expression allemande échappait à sa prisonnière. Elle refusait d'ailleurs avec tant de fermeté de répéter les mots qu'Hélène s'efforçait de dire après elle, et elle feignait si bien de ne pas entendre lorsqu'Hélène cherchait à se faire enseigner le nom des objets qu'elles avaient sous les yeux, qu'on ne pouvait douter qu'elle n'eût reçu la défense la plus sévère de lui ap-

qu'alors. En repassant souvent dans sa mémoire tout ce qu'elle dérobaît d'allemand à sa compagne, elle augmenta le desir qu'elle avait d'étudier cette langue; et il n'est pas étonnant qu'ayant si peu de distraction, elle ne songeât presque plus qu'à acquérir une connaissance dont elle pouvait retirer les plus grands avantages. Elle résolut de faire, pour y réussir, quelque démarche hardie.

Jusqu'alors elle avait négligé de se procurer des livres instructifs pour perfectionner les talens qu'elle avait, ou s'en donner de nouveaux; le motif qui l'en avait empêchée était la crainte que ce ne fussent des articles prohibés; mais ayant observé que mistriss Ulric ne regardait presque plus les listes qu'elle signait, elle se hasarda à en demander.

Parmi diverses choses qu'elle envoya chercher à la fois, afin que cha-

que article fût moins remarqué, elle inscrivit tous les livres allemands qu'elle jugea nécessaires pour l'exécution de son projet. La première fois que mistriss Ulric vint dans son appartement, elle lui remit cette liste, et ce ne fut pas sans une extrême inquiétude qu'elle attendit le succès de sa hardiesse. Mais, à son grand contentement, elle vit mistriss Ulric apposer sa signature sur le papier sans hésiter, sans même y jeter les yeux, le cacheter et le faire partir sur-le-champ : d'où elle conclut qu'il y avait des moyens sûrs et directs d'envoyer à Dresde, ce qui fut confirmé par la promptitude avec laquelle ce qu'elle avait demandé lui arriva. Pour la première fois, elle eut alors quelque chose à cacher à mistriss Ulric. Elle renferma avec soin ses livres allemands, et ne manqua jamais de tirer les verroux de sa porte toutes

les fois qu'elle se mit à l'étude. Elle travaillait avec beaucoup d'assiduité ; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que si personne ne lui enseignait la prononciation , elle ne ferait aucun progrès dans le sens où elle avait désiré c'en faire , et qu'elle perdrait ainsi le seul fruit qu'elle eût voulu recueillir de son travail. Quoiqu'il en soit , sa peine ne fut pas absolument perdue ; c'était un moyen de s'occuper , et l'allemand prit un moment la place du rouet.

A cette occupation , Hélène associait la musique , les échecs dont elle avait découvert que mistriss Ulric connaissait la marche , des lectures suivies , et l'espérance consolante qu'à une époque , quelque éloignée qu'elle fût , sa délivrance ferait enfin partie des décrets de la Divinité. Elle passait ainsi son temps ; et tel était le calme que lui donnaient l'innocence

de son cœur et l'égalité de son caractère, quoiqu'elle fût privée de tout ce qui peut faire aimer la vie, qu'elle jouissait de la plus pure félicité. Sa belle ame opposait au malheur une fermeté inébranlable, une patience à toute épreuve. Sa santé était parfaite; elle travaillait avec plaisir; les roses de son teint, que les premiers mois de son mariage avaient fanées, étaient revenues avec un nouvel éclat; ses yeux avaient retrouvé toute leur vivacité; ses belles formes avaient repris enfin leur grace et leur agilité naturelles, et jamais peut-être Hélène n'avait été plus digne d'admiration et d'amour: fallait-il qu'une si belle fleur fût destinée à prodiguer ses parfums, et à se flétrir dans un désert?



C H A P I T R E I V.

DEUX années s'étaient déjà écoulées, et la troisième était bien avancée, depuis qu'Hélène était entrée dans sa triste prison. Rien ne lui annonçait un soulagement prochain; et, dans le mouvement perpétuel des vicissitudes humaines, sa destinée semblait seule immuable, comme si cette infortunée eût été dans le tombeau. Mais celui qui peut briser les froids liens de la mort, avait aussi le pouvoir de lui rendre la liberté.

À cette époque à-peu-près, mistress Ulric tomba malade, et fut atteinte d'une fièvre très-forte causée par un rhume invétéré. Hélène la soigna avec tout le zèle que la reconnaissance lui commandait. Elle se priva de ses propres meubles pour ne la



laisser manquer d'aucune des choses qui lui étaient commodes. Souvent elle passait la nuit entière à côté de son lit. Elle la veillait sans vouloir prendre de repos. Enfin, rien de ce qui pouvait soulager mistriss Ulric ne lui paraissait pénible.

Ce fut à cette occasion qu'Hélène s'aperçut que la seconde servante avait été changée, et que celle qui lui avait succédé était une Allemande. Mistriss Ulric étant absolument hors d'état de rien faire, celle-ci se trouvait chargée de tout le travail de la maison, du soin de servir Hélène à ses repas, et de lui rendre tous les autres services dont elle avait besoin. Hélène observa qu'elle s'acquittait de ses devoirs avec plus d'empressement qu'on n'en a ordinairement pour obliger, qu'elle se plaisait à se rendre utile, et que souvent cette fille restait auprès d'elle dans son appartement,

simplement pour y rester , et sans chercher même aucun prétexte : elle attribua toutes ces marques d'intérêt à la pitié que sa captivité rigoureuse devait naturellement inspirer à tout être sensible. Elle imagina qu'elle pourrait profiter de cette disposition favorable pour obtenir quelque chose de plus que d'être servie plus proprement et d'avoir son dîner plus chaud ; pour se faire enseigner , par exemple , à prononcer certains mots allemands. Elle en fit l'épreuve , et elle eut le bonheur de voir qu'on ne demandait qu'à entrer en conversation. Elle crut reconnaître que l'allemand que parlait sa nouvelle servante était plus pur que celui de mistriss Ulric , et elle se persuada que cette jeune fille était Saxone , que probablement elle savait lire , et que , si cela était , elle lui servirait d'institutrice.

Elle voulut s'en assurer sur-le-

champ, et ne tarda pas à se convaincre que ses conjectures étaient fondées. La jeune fille lut couramment et avec plaisir : on aurait dit qu'elle était jalouse de se concilier de plus en plus l'estime et l'amitié d'Hélène. Le livre qu'elle lisait ne renfermait que des phrases familières à l'usage des commençans. Lorsqu'Hélène eut obtenu ce qu'elle souhaitait, elle chercha une phrase qui exprimât sa reconnaissance, et la prononça le mieux qu'il lui fut possible. La jeune fille en parut très-étonnée ; elle tourna avec rapidité les feuillets du livre, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut trouvé des mots qui signifiaient : « Je vous dois tout ». Elle les prononça avec tant de chaleur, en montrant à Hélène la traduction française qui était à côté sur la même page, et en même temps elle la regarda d'un air si expressif et si conforme au sens de ces

mots , qu'Helène ne douta pas qu'elle n'en fût connue.

Quand les paroles manquent , et qu'on desire de rendre ce que l'on éprouve , on trouve facilement d'autres moyens d'y réussir. Impatiente de se faire connaître , la jeune servante se jeta aux genoux d'Helène , et elle prononça , en lui baisant la main avec transport , le nom du village saxon où Helène avait passé plusieurs semaines. Ce fut comme un trait de lumière qui brille dans l'obscurité. Helène se rappela aussi-tôt la figure de celle qui lui parlait ; elle reconnut la fille de cette paysanne infortunée dont la chaumière avait été brûlée , et à qui elle avait donné de si utiles secours.

Son cœur n'avait pas ressenti depuis long-temps un plaisir aussi vif. Elle vit d'un coup-d'œil combien cette découverte lui serait avantageuse. Son premier mouvement fut celui de la

reconnaissance envers la Divinité. Elle se jeta à genoux auprès de la jeune fille ; et, les yeux et les mains levés vers le ciel , elle le remercia du presentiment qu'elle avait de voir bientôt finir sa captivité.

A peine , depuis ce jour-là , une heure se passa-t-elle , sans qu'Hélène fit quelque progrès dans l'étude qu'elle suivait avec sa nouvelle amie , et comme , dès le commencement, elle l'avait prévenue qu'il fallait se cacher avec soin de mistriss Ulric , le moment de la leçon n'était jamais connu que d'elles deux. Hélène ne jugea pas à propos de lui parler avec beaucoup de détail de la situation dans laquelle elle se trouvait. Elle se contenta de lui apprendre qu'elle était Anglaise , de lui jurer qu'on la retenait injustement loin de son pays et de ses amis , et que tous ses vœux se bornaient à obtenir les moyens de sortir de sa pri-

son ; mais elle ajouta qu'elle ne possédait rien, qu'il lui serait absolument impossible de récompenser le moins du monde le dévouement qu'on mettrait à la servir ; et à chaque chose qu'elle disait, la jeune fille répondait toujours avec le plus tendre empressement, comme elle avait fait la première fois : « Je vous dois tout ».

Ce ne fut que par degrés qu'elles parvinrent à s'entendre avec quelque facilité ; mais, malgré l'imperfection de leurs premiers entretiens, Hélène s'aperçut que sa généreuse Saxone était prête à se dévouer pour l'amour d'elle. Elles causèrent ensuite davantage, à mesure qu'elle devenait plus savante. Thérèse lui dit qu'elle était entrée au service de la maison, parce que mistriss Ulric avait été mécontente de celle qui l'avait précédée ; et que, comme elle ne vivait que de son travail, elle trouverait facilement

une condition aussi bonne que celle-là , si les services qu'elle etait disposée à rendre à sa bienfaitrice , lui faisaient perdre la confiance qu'on lui accordait.

Hélène avait naturellement horreur de la fausseté. Elle hésita si , maintenant qu'elle s'exprimait avec quelque facilité , elle ne révélerait pas son secret à mistriss Ulric ; mais en y réfléchissant davantage , elle trouva que l'espoir qu'elle avait , était trop précieux , pour risquer de le perdre par une confiance faite imprudemment à une femme sévère , qui ne balancerait pas à la sacrifier à ses devoirs. Elle considéra d'ailleurs qu'en recouvrant sa liberté , elle se rendait justice sans nuire à personne ; et elle connaissait assez le cœur de mistriss Ulric , pour croire que , lorsqu'elle saurait toute la vérité , elle se réjouirait de la délivrance de sa prisonnière.

Ces réflexions la décidèrent à garder le silence. Elle sut par Thérèse le nom de mistriss Ulric, et celui du noble à qui appartenait la maison dans laquelle on la tenait renfermée; et connaissant l'intimité qui régnait entre lui et sir William, elle ne s'étonna plus qu'avec ce secours il eût pu si facilement exécuter son projet.

Il y avait alors quelques semaines que mistriss Ulric était retenue dans son lit. Quoiqu'elle ne fût plus si malade, elle était si faible, qu'elle ne pouvait pas se lever. Cependant, comme chaque jour elle prenait des forces, le temps pressait, car toutes les espérances d'Hélène étaient fondées sur la possibilité de lui cacher sa fuite pendant quelques jours.

Thérèse et elle se consultaient à chaque instant sur le choix des moyens qu'elle devait prendre pour opérer plus sûrement son évasion. Elle n'avait

pas d'argent, et c'était un grand obstacle, puisqu'elle voulait acheter un habit de paysanne, espérant qu'à l'aide de ce déguisement elle ne serait pas remarquée par ceux avec qui elle serait obligée de se trouver tous les jours. Il n'était pas possible qu'elle se procurât de l'argent. Elle imagina qu'elle échangerait facilement quelques-unes de ses robes contre un habit complet, tel qu'elle le souhaitait. Son projet fut exécuté sur-le-champ, et elle se trouva en possession de tout ce qui lui était nécessaire pour se travestir. Thérèse l'avait prévenue qu'avant de sortir de la Bohême, le peu d'allemand qu'elle savait lui serait à peine de quelque utilité; que les Bohêmes détestaient les Allemands; qu'on ne pouvait obtenir d'eux qu'ils en étudiassent la langue, quoiqu'il y eût dans plusieurs villes des écoles établies tout exprès; qu'elle rencontrerait dans

la campagne peu de gens qui l'entendissent, et que, bien que la plupart des fermiers qui habitaient le long des grandes routes le connussent parfaitement, il n'y en avait guère qui voulussent le parler : de sorte qu'elle lui conseilla de ne chercher à exciter la pitié que par le spectacle de son malheur.

Elle avait servi en Bohême ; pendant les deux ans qu'elle y avait passés, elle avait pu juger du goût singulier que le peuple a, dans ce pays, pour la musique. Elle s'était apperçue qu'Helène jouait de la harpe ; elle lui dit que si elle pouvait emporter cet instrument avec elle, quelques sons seulement suffiraient pour lui procurer un verre de lait ou un logement pour une nuit. Comment porter une harpe ? Helène proposa d'y substituer une mandoline, et Thérèse approuva cette idée.

Hélène ne songeait pas, sans frémir, à faire seule un si long voyage. Elle aurait bien voulu engager Thérèse à l'accompagner, et elle la trouva prête à aller avec elle jusqu'à son village; mais ignorant si son mari était retourné en Angleterre ou s'il était resté dans les environs, elle craignait d'approcher de la Saxe, parce que c'était là qu'il était plus vraisemblable qu'elle rencontrerait, ou sir William, ou quelqu'un qui, à cause de ses relations avec lui, eût eu occasion de la connaître. Elle n'aurait pas voulu non plus mettre Thérèse dans une telle situation, qu'elle fût de nouveau à charge à ses parens ou à ses amis, n'ayant rien à leur offrir pour les soulager d'un semblable fardeau.

Il y avait pour Hélène le même inconvénient à la prendre pour compagne, quand bien même elle aurait suivi une autre route, car en quel-

qu'endroit qu'elles se séparassent, hors l'Angleterre, il lui était impossible de la récompenser, de lui donner seulement de quoi retourner chez ses parens. Elle desirait en secret que Thérèse voulût la suivre en Angleterre, où elle était bien sûre qu'elle pourrait la dédommager amplement de ses soins et de ses peines; mais elle lui trouva quelque répugnance à entreprendre un aussi long voyage, et elle avait trop de délicatesse pour insister. De nouvelles réflexions lui prouvèrent aussi que la prudence commandait le sacrifice qu'elle s'imposait. En effet, si elle emmenait Thérèse, son évacion était connue aussi-tôt, et n'ayant ni les moyens d'accélérer sa marche, ni aucun abri pour se cacher, elle devait s'attendre à être bientôt arrêtée, remise en prison, et soumise à une surveillance plus rigoureuse. Sir William, d'ailleurs, l'avait prévenue dans sa

première lettre, des précautions qu'il avait prises pour déjouer toutes les tentatives qu'elle ferait pour s'évader; de sorte qu'il lui fut démontré qu'elle n'aurait de sûreté qu'en laissant Thérèse, qui continuerait pendant plusieurs jours le service de la maison comme à l'ordinaire, et ne serait obligée d'annoncer sa disparition, que quand il n'y aurait plus aucune possibilité de l'atteindre.

Ce fut par la porte du jardin qu'il lui parut plus facile de s'échapper. Depuis que mistriss Ulric lui avait permis de faire des promenades dans la campagne, cette porte n'était fermée qu'à la clef, et Thérèse assura qu'elle l'ouvrirait sans peine.

Elles firent alors tous leurs apprêts: il fut convenu qu'Hélène feindrait d'être indisposée, la dernière fois qu'elle rendrait visite à mistriss Ulric avant son départ, et que la durée de

cette indisposition serait le prétexte dont Thérèse se servirait pour l'excuser de ce qu'elle ne paraîtrait plus, selon son usage, dans la chambre de la malade ; et pour donner à ce prétexte la plus grande apparence de vérité, Hélène n'eut pas plutôt fixé le jour de son évasion, qu'elle interrompit les visites qu'elle avait coutume de rendre tous les jours à mistriss Ulric ; quelquefois même elle laissait passer deux jours entiers sans la voir. C'était, pour son cœur sensible et reconnaissant, une privation bien cruelle, d'autant qu'il était impossible de ne pas remarquer combien mistriss Ulric était affectée de cette indifférence ; mais la nécessité fit taire les scrupules, et Hélène se consola en songeant qu'elle expliquerait à son amie les motifs de sa conduite, de manière à ne lui laisser aucun soupçon sur son amitié.

Elle se fit donner l'adresse de mistress Ulric, à qui elle voulait écrire d'Angleterre, pour la remercier de toutes les obligations qu'elle lui avait, et lui envoyer quelque gage d'amitié et de reconnaissance. Elle prit aussi le nom de sa fidelle Thérèse, et celui de l'endroit où elle pourrait lui faire parvenir la récompense qu'elle lui destinait.

Ensuite elle étudia toutes les cartes d'Allemagne et de Bohême, qu'elle avait en sa possession; et Thérèse lui ayant désigné exactement l'endroit dans lequel elle était, elle se fit une espèce d'itinéraire pour se diriger dans sa marche : mais, à cet égard, la pauvre fille ne put lui être que fort peu utile, car ses connaissances topographiques ne s'étendaient que par ouï-dire, au-delà de quelques milles.

Hélène ayant tout préparé pour son voyage et pris toutes les précautions

que les circonstances exigeaient, fixa son départ au lendemain matin. Thérèse mit dans un petit panier des viandes froides, du pain et quelques autres provisions. Elle fit aussi un paquet de linge assez léger pour qu'Hélène pût le porter sans peine, et en même temps assez volumineux pour qu'elle y trouvât au besoin des moyens d'échange pour avoir du pain et un logement. Elle lui donna une paire de souliers, outre ceux qu'elle avait à ses pieds; et vêtue en paysanne, sa mandoline suspendue à son côté, son paquet sous le bras et son panier à la main, Hélène descendit doucement l'escalier qui conduisait de la galerie au vestibule; elle traversa ensuite le jardin. Thérèse n'eut pas beaucoup de peine à forcer la serrure, et notre prisonnière se vit à peine en liberté, qu'elle se tourna vers sa généreuse amie pour l'embrasser: « Oh! ma chère

Thérèse, lui dit-elle, en se jetant dans ses bras, comment pourrai-je jamais m'acquitter de ce que je te dois? Prends tout ce que je peux te donner aujourd'hui; reçois-le avec l'assurance, que je te donnerai davantage lorsque je serai plus riche ».

En disant cela elle lui présenta le médaillon en or qui entourait le portrait de son père, qu'elle en avait ôté dans cette intention. L'idée de se séparer de Thérèse et de ne lui laisser aucun souvenir de son amitié, rien qui annonçât ce qu'elle se proposait de faire pour elle à l'avenir, l'avait tenue éveillée pendant la nuit qui avait précédé son départ, et il lui était venu dans l'esprit, d'employer à cet usage la plaque d'or qu'elle avait à sa disposition.

Thérèse refusa ce présent. Elle représenta à Hélène que cet or pourrait lui être utile; mais Hélène trouva que

c'était une trop faible ressource, pour consentir à le reprendre et à se priver du plaisir si doux d'offrir à sa bienfaitrice un témoignage de sa reconnaissance. Hélas! elle éprouva ensuite que l'or, quelque peu qu'on en ait, est un moyen de vaincre bien des obstacles. Elle savait ce que c'était que la misère; mais elle n'en avait jamais senti les aiguillons cruels, de sorte qu'elle força Thérèse à accepter sa plaque d'or; et elle ajouta en l'embrassant de nouveau :

« Dieu te protège et te récompense, ma chère Thérèse; sois sûre que la mort seule pourra m'empêcher de te prouver combien j'attache de prix au service que tu me rends ».

« Ah! madame, repartit Thérèse avec le plus tendre intérêt, Dieu vous protège de même et vous récompense; c'est moi qui vous dois tout ».

En même temps elle fondit en larmes.

mes; elle baisa la main d'Hélène; elle la suivit des yeux jusqu'à une certaine distance, même à travers les arbres de la forêt. Elle rentra ensuite dans le jardin, et en ferma la porte.

C H A P I T R E V.

C'ÉTAIT au milieu du mois de juillet, il faisait un temps magnifique, et il était environ cinq heures du matin lorsqu'Hélène sortit de la prison où elle avait passé plus de trois ans, et éprouvé les plus cuisans chagrins. A peine eut-elle perdu de vue la petite maison isolée et les murs du jardin, que la peur s'empara de tous ses sens, et succéda aux sentimens qui agitaient son cœur.

La force de l'habitude l'emporta sur la raison, au point de lui inspirer les plus vives alarmes, quand elle se

vit ainsi abandonnée à elle-même, sans appui, sans secours. Elle s'effraya de l'entreprise qu'elle avait faite; elle crut un moment que l'exécution d'un semblable projet était au-dessus des forces physiques et morales données à son sexe, et qu'elle avait trop présumé d'elle-même; son trouble fut cependant de courte durée. Bientôt après elle sourit de pitié, en considérant combien l'usage du monde donne de fausses idées sur la décence et les convenances. Elle réfléchit qu'aux yeux de tous les passans elle n'était qu'une paysanne, qui n'excitait ni la curiosité ni la médisance, puisqu'il était dans l'ordre des choses qu'une paysanne se rendît seule, à pied, d'un endroit à un autre. Ignorant qu'elle allât plus loin, que du village où elle était née au village voisin, on ne devait trouver rien d'imprudent ou de té-

méraire, qui attirât sur elle l'attention.

Sa raison triompha ainsi de ses préjugés; mais elle eut besoin ensuite de toute sa force d'esprit, et de sa confiance sans bornes dans la providence, pour se soutenir dans cette entreprise dont l'exécution offrait des difficultés et des dangers véritables.

Elle avait à faire un voyage de plus de neuf cents milles, sans argent, sans amis dont elle pût implorer le secours, sans moyens de remédier aux maux dont il y avait tout lieu de craindre qu'elle ne fût atteinte pendant une si longue route. Si les forces lui manquaient, ou si tout-à-coup elle se trouvait indisposée, il fallait qu'elle s'arrêtât, jusqu'à ce que ses forces fussent revenues, et que la nature lui eût rendu la santé. Elle ne devait attendre que de la charité, la nourriture qui lui était nécessaire pour subsister,

et le logement dont elle avait besoin pour la nuit ; et comme elle ne connaissait pas le chemin qu'elle suivait , comme elle pouvait ne pas arriver toujours dans des lieux habités , il n'était que trop vraisemblable que souvent elle aurait faim , sans avoir à qui demander du pain , et qu'elle serait bien fatiguée , sans savoir où reposer sa tête. Les grandes routes étaient , à la vérité , plus périlleuses ; mais , d'un autre côté , les chemins de traverse offraient bien moins de ressource , de sorte que rien ne la guidait dans un choix si difficile. Ces réflexions , jointes à beaucoup d'autres , l'occupaient , mais ne l'accablaient pas.

Malgré les inquiétudes continuelles qui l'agitaient , elle se trouvait heureuse de n'être plus en prison. Si dans ses malheurs , elle avait conservé sa constance et sa fermeté , devait-elle

en avoir moins, lorsqu'elle était moins malheureuse? Elle s'efforça de combattre avec les armes de la raison, les terreurs imaginaires que sa situation faisait naître, et de réunir toutes les facultés de son ame, pour les opposer aux obstacles réels qu'elle avait à surmonter. Enfin elle se décida à persister dans son projet, en tirant tout le parti possible des dons que la nature lui avait faits, en se servant de sa patience et de son courage, mais sur-tout en se reposant du succès de ses efforts, sur cet Être qui est le protecteur des faibles, le consolateur des affligés, et qui éclaire celui qui marche dans les ténèbres.

L'intention d'Hélène était de se rendre d'abord à Egra, dont, autant qu'elle pouvait en juger par ses calculs, elle n'était guère éloignée que de huit milles. De-là elle se proposait d'aller à Francfort, à Cologne, de tra-

verser les Pays-Bas, et de se rendre à Hellevoet-Sluys, où elle savait qu'elle trouverait facilement une occasion de passer à Harwich : quant au reste de sa route, elle laissait aux circonstances le soin de le déterminer. A la distance où elle était de l'Angleterre, il lui sembla qu'elle serait chez son père aussitôt qu'elle aurait mis le pied sur le rivage. Autrefois elle aurait trouvé impossible d'aller de Harwich dans le Northumberland, seule, à pied et sans argent ; mais elle songea qu'après avoir parcouru toute l'Allemagne, sans presque connaître la langue du pays, et avoir traversé la Manche, les obstacles qu'elle rencontrerait dans sa patrie, seraient nécessairement bien faibles en comparaison de ceux qu'elle aurait déjà surmontés.

La matinée continua à être très-belle. Hélène marcha pendant longtemps, et quand la chaleur du jour

l'invita à chercher un abri, elle se retira sous des arbres qui formaient un petit couvert à très-peu de distance du chemin, et dont l'ombrage était rafraîchi par un petit ruisseau. Elle s'assit, ouvrit son panier, prit quelque nourriture, et éteignit sa soif dans le courant de l'eau qui coulait à ses pieds.

Elle resta dans cet endroit écarté, jusqu'à ce que la plus grande chaleur du jour fût passée. Quand elle eut repris des forces, elle se mit de nouveau en chemin; et sans s'être pressée, elle eut le bonheur de découvrir au soleil couchant quelques habitations de paysans. La connaissance qu'elle avait de la position de la plupart des villages de Bohême, lui avait fait quitter la route à la vue d'une grande forêt, pour en chercher un qu'elle savait être dans les environs; elle y arriva au moment où elle avait le plus grand besoin de se reposer,

C'était-là qu'elle devait éprouver pour la première fois, l'effet de la musique sur les habitans charitables de la contrée. Elle s'assit sur un petit banc de gazon qui semblait avoir été placé là exprès ; elle prit sa mandoline, et joua un air gai et léger. Aussi-tôt elle fut environnée d'une demi-douzaine de jeunes garçons et de jeunes filles. Elle continua, et ils se mirent à danser. Cette petite fête attira d'autres villageois qui vinrent y prendre part. Le nombre des danseurs augmenta ; et pendant qu'ils se reposaient, elle chantait quelques couplets, ou bien elle variait leurs plaisirs en jouant d'autres airs.

Elle eut bientôt pour auditeurs tous les habitans du village ; et choisissant parmi les plus âgés, une femme dont le maintien promettait beaucoup de bonté, elle lui demanda en anglais de vouloir bien lui donner à loger pour

une nuit. Elle n'avait pas eu, en parlant anglais, la moindre espérance d'être entendue; elle avait seulement voulu prouver qu'elle était étrangère, et engager une conversation, dans le cours de laquelle elle était bien sûre de trouver un moyen de faire connaître ses besoins. Heureusement pour elle il se trouva parmi ceux qui l'entouraient, un de ces hommes qui vont de la Bohême dans toutes les parties de l'Europe, chargés de verres et de gobelets de différentes espèces, qu'ils vendent avec tant de bénéfice, qu'ils s'en retournent souvent dans leur patrie avec une fortune assez considérable pour avoir de quoi vivre pendant le reste de leurs jours. Cet homme avait passé en Angleterre. Il reconnut que les mots prononcés par Hélène étaient anglais; et avec un peu plus d'attention, il réussit à entendre parfaitement ce qu'elle disait. Il l'expli-

qua à la femme à qui Héléne avait adressé la parole, et cette pauvre fermière, dont le cœur sensible était déjà ému par les chants d'Héléne, par la douceur de sa voix et la manière humble et polie dont elle avait demandé, s'empressa de pourvoir sur-le-champ à ses besoins : tant il est vrai que malgré la différence que les hommes ont mise entre les langues, celle de la vertu est par-tout la même. Après avoir mangé un morceau de pain trempé dans un verre de lait, Héléne fut conduite auprès d'un lit de paille, sur lequel il y avait une couverture grossière. Ni le lit, ni la couverture, n'avaient l'air dégoûtant ni incommode ; elle se coucha. Elle se flattait que les fatigues de la journée lui procureraient quelques heures d'un sommeil profond ; mais la nouveauté de sa situation, et l'activité de son imagination trompèrent son es-

pérance. Fermait-elle un moment les yeux? elle s'éveillait bientôt après en sursaut, à la vue d'un danger imaginaire; elle éprouvait une agitation semblable à celle que donne la fièvre; les premiers rayons du jour la retirèrent de cet état pénible; elle se leva en même temps que les habitans les plus matineux de la chaumière, où elle avait reçu l'hospitalité. On lui donna un déjeuner semblable au souper qu'elle avait fait la veille. Elle le paya avec un autre air de mandoline, et après qu'on lui eut indiqué la route d'Egra le mieux qu'il était possible, elle poursuivit son voyage.

Notre pauvre voyageuse marcha ainsi seule, pendant trois jours, dans les forêts de la Bohême. Chaque soir leurs habitans hospitaliers lui donnèrent le vivre et le couvert. Le temps triompha d'un reste de timidité que sa raison n'avait pu vaincre. Elle ne

s'imagina plus que les regards de tous les passans fussent fixés sur elle, ni qu'elle fût pour personne un objet de curiosité et d'étonnement. Elle ne craignit plus de voir tout-à-coup sortir un voleur de derrière un arbre ; et quand elle trouvait un ombrage, sous lequel elle pût laisser passer la plus grande chaleur du jour, elle était sûre de n'y être point troublée dans son repos. Son ame, toujours prête à goûter les plaisirs simples de la nature, commença à s'intéresser aux différens objets que la route offrait à sa vue. Tantôt elle se promenait lentement à l'ombre d'un bois touffu, sur une pelousse agréable, moins pour se délasser que pour savourer la délicieuse fraîcheur qui y régnait, et que ne diminuaient pas les rayons brûlans du soleil. Tantôt elle s'arrêtait sur le bord d'un ruisseau, pour entendre plus long-temps le doux murmure des

eaux, ou parce qu'elle ne pouvait renoncer au plaisir d'écouter encore le ramage des nombreux oiseaux perchés sur les arbres qui ombrageaient cette retraite solitaire. Souvent elle comparait la manière de voyager à laquelle elle était accoutumée autrefois, avec celle que la nécessité l'avait forcée d'adopter, et elle avait le bon esprit de préférer la dernière. En voyageant ainsi, elle ne craignait pas d'être arrêtée par les mauvais chemins, ou rançonnée par les aubergistes, de se quereller avec les postillons, ni d'avoir la douleur de voir crever des chevaux pour rester un quart-d'heure de moins en route; rien enfin ne venait déranger l'ordre de ses idées, altérer la beauté des sites qui l'environnaient, ou la distraire des jouissances que lui offraient les lieux qu'elle parcourait.

Mais comme le goût d'Hélène était

simple, et dirigé par cet amour de la nature que donnent le bon sens et un cœur sensible, il était étranger à toutes ces exagérations romanesques, qui, en augmentant l'enthousiasme, détruisent les qualités essentielles du goût. Ainsi, tandis que, par un penchant naturel, elle préférerait de traverser à pied les forêts et les villages, sans connaître jamais le sentier qui devait la conduire directement à un asyle où elle pût passer la nuit, elle reconnaissait franchement qu'il valait beaucoup mieux être dans une bonne voiture bien suspendue, dût-elle même n'être attelée qu'avec de mauvais chevaux de poste, sur une route le long de laquelle elle n'aurait trouvé que des pierres milliaires placées à une égale distance, et les utiles poteaux qui empêchent le voyageur de s'égarer.

Depuis qu'elle avait commencé son voyage, le temps avait été très-beau,

le ciel serein, la terre sèche et solide; mais elle ne se dissimulait pas combien un changement dans l'atmosphère en amènerait non-seulement dans les ressources qui soutenaient son courage, mais encore dans les plaisirs que lui procurait son imagination. Elle songeait quelquefois, avec beaucoup de peine, que, quoiqu'il fût très-agréable, quand on le faisait volontairement, d'errer ainsi de contrée en contrée, et de chercher le soir un abri, cette manière d'être, pour le malheureux qui n'avait ni le choix des moyens de continuer sa route, ni un refuge assuré en cas d'événement, ne laissait pas d'avoir des dangers et des inconvéniens dont la crainte pénible, et sans cesse renaissante, devait beaucoup diminuer le plaisir de voyager ainsi: de sorte que si elle se prêtait toujours volontiers à prendre tout ce qu'elle rencontrait en chemin,

comme autant de moyens de dissiper la tristesse de son voyage, elle n'en désirait pas moins d'arriver au lieu de repos où elle n'aurait plus besoin de pareilles distractions.

Le silence des forêts, le concert des oiseaux, et le doux murmure des ruisseaux, n'étaient pas les seuls objets qui fixassent l'attention d'Helène, et dont son imagination fût charmée: elle observait l'extrême pauvreté de ceux avec qui elle vivait; elle la comparait avec la richesse du sol qu'ils labouraient, et dont les productions leur auraient procuré toutes les jouissances de la vie, s'ils avaient travaillé pour eux-mêmes; et sa sensibilité était révoltée des effets de cette tyrannie féodale, qui rend le plus grand nombre esclave du plus petit.

Malgré cela, quelquefois sa pitié lui paraissait déplacée; elle la trouvait même peu fondée, quand elle obser-

vait la gaité et le contentement de ces pauvres paysans, l'air de bonheur qui se peignait sur leur figure, et le peu de besoins qu'ils avaient : on aurait dit qu'ils puisaient leur consolation dans la certitude de ne pouvoir rendre leur condition meilleure. Ils étaient aussi malheureux qu'il est possible de l'être, et prouvaient combien il est moins pénible de souffrir que de craindre. S'ils n'avaient pas les jouissances de leurs seigneurs, ils étaient à l'abri des maux dont la seule possibilité alarme tous ceux qui ont quelque chose à perdre. Les champs étaient-ils frappés de stérilité ? le feu, la guerre dévastaient-ils la contrée ? tous ces malheurs retombaient sur le propriétaire ; les paysans faisaient eux-mêmes partie de la propriété, et tous les maux qui ne les affectaient pas personnellement leur étaient indifférens.

« Ainsi donc, s'écriait Hélène à la suite de ces réflexions, le bonheur est une plante qui n'est étrangère nulle part, puisqu'elle fleurit même dans les déserts et sur le sol de l'esclavage; qui pourrait nier que le Dieu qui a créé tous les hommes, ne les protège pas tous également » ?

La position où elle se trouvait alors lui fit faire des réflexions qui la touchaient de plus près que celles que lui suggérait sa philanthropie, quelque vif que fût l'intérêt qu'elle prenait aux peines ou aux plaisirs d'autrui. Pendant trois jours elle avait vécu d'aumônes; mais elle était menacée de ne pas rencontrer toujours des paysans aussi charitables que ceux qui l'avaient déjà accueillie. Un état si nouveau pour elle, et regardé en général comme avilissant, ne pouvait pas manquer de la remplir des plus tristes idées. Ceux même que, dans la sensibilité de son

cœur, elle avait pris en si vive pitié, la regardaient comme placée à un degré au-dessous d'eux dans l'ordre de l'humanité, et elle recevait de cette même pauvreté, dont elle avait été si péniblement affectée, des bienfaits sans lesquels elle serait morte de faim. Mais quoique jetée hors du rang qu'elle avait dans la société, elle ne se trouvait pas moins au nombre des créatures vivantes; elle était toujours un de ces êtres qui occupent le premier rang après les anges, et qui sont tous égaux devant la Divinité : aussi quand elle demandait à se chauffer ou un morceau de pain, et qu'on le lui refusait, son orgueil n'était point blessé; elle ne se trouvait point humiliée d'une condition dans laquelle un Dieu bienfaisant a voulu placer une grande partie de ses créatures; et c'était avec une égale reconnaissance envers lui, et une égale élévation

d'ame, quoique sûrement avec moins de bonheur, qu'elle tendait la main pour recevoir, après s'en être servie pour donner. « Ne sommes-nous pas tous, disait-elle en elle-même, les enfans de ce Dieu tout-puissant et miséricordieux? Nous appartient-il de nous trouver plus ou moins honorés, selon les moyens qu'il emploie pour répandre sur nous ses bienfaits? Quelques-uns les reçoivent de leurs parens en héritages, d'autres les trouvent dans le prix de leurs travaux, et tous les tiennent de lui, et ne sont pas moins dans sa dépendance que ceux qui sont obligés de les solliciter de l'humanité de leurs semblables. Il veut que je vive d'aumônes : je le servirai en recevant celles qu'on me donnera, comme il sera servi par ceux qui me les donneront. J'ai eu aussi le bonheur de faire la charité, je l'aurai peut-être encore; en atten-

dant je ne porterai point envie à ceux que Dieu en fait jouir aujourd'hui ».

Ceux qui ont senti toutes les peines que cause une autre façon de penser en pareille circonstance, et qui n'ont pleuré la perte de tout ce qui contribue à embellir la vie, que par la honte qu'ils attachaient mal-à-propos à tomber de l'opulence dans la pauvreté, sentiront combien ces idées, si justes à la fois et si peu communes, devaient contribuer à tranquilliser Hélène. En effet, s'il n'est pas humiliant d'être né pauvre, comment le serait-il de l'être devenu sans l'avoir mérité ? et si la pauvreté en soi n'humilie pas, quand elle n'est pas l'effet des vices et des passions, doit-on rougir de recevoir le soulagement dont elle a besoin ? Ce qui constitue la vertu de nos semblables peut-il nous avilir ? Le malheur afflige l'humanité,

le vice seul la dégrade : l'un est souvent un présent du ciel, tandis que l'autre est notre propre ouvrage.

C H A P I T R E V I.

V E R S la fin du quatrième jour de son voyage, Hélène commença, selon sa coutume, à chercher autour d'elle les indices auxquels elle avait reconnu jusqu'alors l'approche d'un village. Elle regarda attentivement ; mais elle ne découvrit rien qui lui donnât lieu de croire qu'elle trouverait bientôt ce qu'elle souhaitait.

A la sortie d'un bois épais qu'elle venait de parcourir, elle était entrée dans des landes, dont l'étendue et la stérilité la menaçaient de ne trouver aucun secours, et l'effrayaient beaucoup. On n'y voyait aucune trace d'habitation humaine, aucune espèce

d'abri. Il fallait qu'Hélène les traversât, ce qui lui aurait pris beaucoup de temps; ou bien qu'elle rentrât dans le bois dont elle sortait, pour y passer la nuit. La peur l'avait saisie, la fatigue l'accablait; ces deux projets lui parurent également impossibles à exécuter. Elle se décida cependant: la peur l'emporta sur la fatigue, et notre infortunée voyageuse prit le parti d'essayer de franchir les landes qui s'étendaient au loin devant elle. Le crépuscule éclairait encore la campagne. Elle considéra que, quand bien même elle arriverait trop tard dans un village pour qu'une chaumière lui ouvrît sa porte, le refuge que lui offrirait une grange ouverte ou un auvent, serait préférable, à tous égards, à celui qu'elle se serait fait dans un bois.

Elle se mit en marche; mais il semblait que ce champ stérile, déjà si vaste, s'agrandît encore à mesure

qu'elle avançait ; et bientôt elle se trouva si fatiguée, qu'il lui fut presque impossible de continuer. Elle ne pouvait cependant se résoudre à s'arrêter. La soirée était obscure ; des nuages de pluie s'élevaient rapidement au-dessus de l'horizon ; l'air était très-froid pour cette époque de l'année ; et tant qu'elle avait la force de mettre un pied devant l'autre, elle n'aurait pas consenti à rester dans cet endroit isolé, à s'y coucher sur la terre nue, sans un seul rejeton qui lui servît d'abri, et exposée aux ondées qui se succédaient de très-près, à l'orage qui se formait de toutes parts ; elle poursuivit sa route à pas lents, et elle arriva enfin à l'autre extrémité des landes qui se terminaient aussi de ce côté par un bois, moins épais à la vérité que celui où elle avait passé auparavant. Il faisait beaucoup trop nuit pour qu'elle pût rien distinguer.

Il lui sembla pourtant que dans l'endroit où elle était, il y avait eu des chemins tracés; et quoiqu'ils fussent presque entièrement effacés, elle jugea que ce devait être l'entrée d'une avenue. Ses forces étaient presque entièrement épuisées; mais elle reprit courage, dans l'espoir que l'allée qu'elle suivait la conduirait au moins vers quelques ruines, et qu'elle y trouverait une portion de voûte ou d'entablement pour se garantir de la pluie, qui commençait alors à tomber avec beaucoup de force, et qui était accompagnée de grands coups de vent: ses conjectures n'étaient pas dénuées de fondement.

Après environ une demi-heure de marche, pendant laquelle tous ses vêtemens furent entièrement percés, elle se trouva parmi des décombres et au milieu de quelques compartimens murés, qu'elle prit pour les rui-

nes du cloître d'un monastère abandonné. Elle ne se donna pas beaucoup de peine pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas. S'il eût été de quelque importance pour elle de le savoir, l'obscurité de la nuit l'aurait empêchée de s'en instruire; mais elle était beaucoup plus intéressée à découvrir un endroit où elle pût se mettre à couvert et prendre quelque repos. Elle suivit le mur auprès duquel elle se trouvait; elle se retira dans la partie la plus reculée du bâtiment; et là, ayant ôté ceux de ses vêtemens qui étaient le plus mouillés, elle s'assit sur une espèce de banc de pierre, et fouilla dans son panier. Heureusement il était assez bien garni. Le matin, elle avait été si touchée de la pauvreté de la fermière qui lui avait donné à coucher la veille, et surtout de ce qu'elle manquait absolument de linge, qu'elle n'avait pas pu

s'empêcher, en la quittant, de lui offrir une de ses chemises, quoiqu'il fût contraire à la loi qu'elle s'était imposée, de faire, dans un pays où il lui était si facile de s'acquitter, le sacrifice d'un moyen d'échange, qui lui deviendrait indispensablement nécessaire dans ceux d'où la richesse aurait banni l'hospitalité.

Cette fermière avait été frappée de la générosité inattendue d'Hélène; elle lui avait donné en retour un gros morceau de pain et une petite bouteille de lait; et Hélène, qui avait été traitée avec la même munificence dans l'endroit où elle avait trouvé à dîner, avait conservé entières ses provisions du matin; de sorte qu'elle s'estima fort heureuse de les avoir alors à sa disposition. Elle ne consumma prudemment que la moitié de son pain et de son lait, gardant le reste pour le lendemain, et suppléant au peu de

nourriture qu'elle avait pris par quelques morceaux de sucre, dont elle avait eu la précaution de se munir en sortant de sa prison.

Après s'être un peu restaurée, elle chercha à s'endormir. Quoique la pierre sur laquelle elle s'était étendue fut mouillée, et qu'elle n'eût d'autre oreiller que son paquet de linge, sa lassitude était telle, et son esprit jouissait d'une si parfaite tranquillité, qu'au bout de quelques minutes elle s'en dormit d'un profond sommeil. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était dans cette position, quand elle fut éveillée en sursaut par un bruit soudain qui vint frapper son oreille. Elle s'assit sur son séant, et promena ses regards autour d'elle. Tout-à-coup elle apperçut à la lueur d'un flambeau, et à-peu-près à cent pas de distance, deux hommes qui portaient une femme qu'elle crut morte.

Elle sentit son cœur palpiter avec vivacité. Sa présence d'esprit ne l'abandonna cependant pas. Ayant réfléchi que la lumière à l'aide de laquelle elle découvrait ce qui se passait, n'était pas assez considérable pour que l'on pût l'appercevoir dans l'endroit obscur et éloigné où elle s'était retirée, elle se glissa doucement derrière un pilier, dans un angle qui la cachait presque entièrement, et où elle attendit en silence l'événement. Les deux hommes chargés de leur fardeau arrivèrent auprès d'elle. L'un d'eux parlait français, et plaignait beaucoup la dame qu'ils portaient. Cela la rassura un peu. Certainement, dit-elle en elle-même, il ne serait pas si affligé, s'il l'avait assassiné. Cependant quand ils la posèrent à terre, Hélène, qui n'en était qu'à dix pas, s'aperçut que sa robe était couverte de sang, et il lui sembla même qu'il en coulait

encore de son sein , qui était presque entièrement découvert.

« Que deviendrai-je ? s'écria le même homme qui avait déjà parlé. Malheureuse Antoinette ! créature adorée ! combien tu avais raison de maudire l'instant où tu m'as rencontré » !

Ces paroles décidèrent Hélène à se montrer. Elle était sûre qu'il n'y avait aucun danger à courir , et qu'au contraire elle pouvait être de quelque secours. Elle sortit aussi-tôt de l'endroit où elle était cachée , et ne causa pas , en se montrant , beaucoup moins d'effroi qu'elle n'en avait eu elle-même à son réveil. Elle reconnut alors que l'un de ces hommes était le maître , et l'autre le domestique ; et s'adressant au premier , elle lui dit en français : « Ne soyez point surpris , monsieur , n'ayez non plus aucune crainte ; je suis seule ici. Peut-être mes secours seront-ils utiles à cette dame : je les

lui offre du moins de bien bon cœur ». La confiance prit aussi-tôt la place des soupçons , qui d'abord avaient alarmé l'étranger.

« Hélas ! dit-il , j'accepte avec reconnaissance ; mais je crains bien que cette victime infortunée d'une aveugle vengeance ne soit déjà sans ressource ».

Hélène se donna à peine le temps d'écouter ces mots. Elle vit que l'inconnue avait réellement été blessée , et elle attribua son évanouissement au sang qu'elle avait perdu , et qui était alors étanché. La lumière donna à Hélène la faculté de distinguer qu'elle était , comme elle l'avait soupçonné , au milieu des ruines d'un cloître et dans un des côtés du carré , dont les trois autres côtés étaient détruits. Au milieu de ce carré , il y avait eu autrefois une fontaine qui , quoique ruinée aussi , n'avait point tari : elle y cou-

rut, y puisa de l'eau dans un verre qu'elle portait toujours avec elle, revint auprès de l'inconnue, lava sa blessure, et s'assura, à son grand contentement, que le danger n'était pas si grand qu'elle avait cru, qu'il n'y en avait même pas du tout. Elle coupa un grand morceau d'une espèce de taffetas gommé qu'elle avait dans son panier, l'appliqua sur la partie affectée, puis mêlant un peu d'eau avec quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse dont elle s'était munie pour son propre usage, elle essaya, à l'aide de l'étranger qui secondait ses efforts avec beaucoup de zèle, de faire couler un peu de ce mélange dans la bouche de la malade; elle lui en frotta aussi les tempes, et se sentit encouragée à continuer, parce qu'elle la voyait reprendre peu à peu ses esprits. L'inconnue, en effet, ouvrit bientôt les yeux. Elle acheva de boire ce dont

Hélène s'était servie pour la rappeler à la vie, et recouvra enfin tout-à-fait l'usage de ses sens.

Quoique l'étranger imitât Hélène dans tout ce qu'elle faisait, et l'aidât de tout son pouvoir, il était tellement préoccupé, qu'il ne songeait à rien de ce qui aurait pu être utile dans cette circonstance. Hélène, au contraire, n'oublia pas même de faire allumer du feu. C'était une tâche assez difficile que de trouver du bois sec, car la pluie qui était tombée en avait bien peu laissé qui ne fût extrêmement humide; cependant le domestique qu'elle avait chargé d'en chercher, fut assez heureux pour découvrir quelques petits fagots et des branches d'arbres, qui avaient été rassemblés dans un coin du cloître, sans doute par un paysan qui les avait mis là en réserve.

A peine le feu fut-il allumé qu'ils

en approchèrent l'inconnue, en prenant la précaution de la placer à l'abri du vent, qui soufflait du côté des murs abattus, et qui était très-froid. Ses vêtemens étaient tout trempés; Hélène n'en avait point de rechange à lui offrir. Elle lui ôta cependant sa robe et son premier jupon, comme elle avait fait pour elle-même; elle les étendit devant le feu, et les remplaça, quoique bien imparfaitement, avec ce qu'elle trouva dans son paquet.

Tandis qu'elle s'occupait à cela, les deux hommes se retirèrent; seulement avant de s'éloigner, celui qui paraissait être le maître de l'autre, dit à l'inconnue, en allemand, qu'elle pouvait sans crainte se confier aux soins d'Hélène, qui était sûrement un ange envoyé du ciel pour la secourir.

Quant à l'inconnue, elle était encore très-étonnée de ce qui lui était

arrivé, et de ce qui se passait autour d'elle. Quelquefois elle prononçait aussi en allemand quelques expressions mal articulées de reconnaissance, et bientôt après elle faisait de grandes exclamations dans une langue qu'Hélène ne comprenait pas. Hélène observa qu'elle était parfaitement belle, et que, malgré sa pâleur extrême et son air languissant, il y avait dans toute sa personne des charmes incomparables. Sa robe, d'un tissu très-fin, annonçait une grande fortune; et si l'air de supériorité avec lequel elle recevait les soins qu'on lui prodiguait, ne donnait pas à sa bienfaitrice une opinion favorable de la bonté de son cœur, du moins il prouvait qu'elle avait l'habitude de commander, et qu'elle croyait que tous ceux qui l'approchaient étaient obligés de lui obéir.

Quand Hélène eut réussi à lui pro-

curer le soulagement dont elle croyait qu'elle avait le plus de besoin, elle tira de son panier les restes de son souper, qu'elle avait gardés pour le lendemain. L'inconnue dévora aussitôt le morceau de pain et but le lait qui lui étaient offerts, et elle parut tellement ranimée par les forces que lui rendit ce peu de nourriture, qu'Hélène ne douta pas qu'elle ne se fût trompée, en attribuant l'état de faiblesse dans lequel elle l'avait trouvée, au sang qu'elle avait perdu : il était évident que la fatigue et la faim avaient principalement causé cet évanouissement.

CHAPITRE VII.

C E ne fut que lorsque le maître revint auprès du feu, qu'Hélène eut, pour la première fois, la faculté de le considérer avec attention : au premier coup-d'œil elle se souvint parfaitement de l'avoir vu quelque part, et persuadée d'ailleurs, d'après la manière dont il parlait le français et l'allemand, qu'il n'était né ni en France ni en Allemagne, observation qui était confirmée par sa figure et par son maintien, elle conclut qu'il était anglais. Cette conjecture fut accompagnée pour elle, de crainte et d'espérance. Elle le regarda de nouveau, l'écouta parler avec plus d'attention, et se convainquit de plus en plus qu'il ne lui était pas inconnu, mais sans pouvoir se rappeler ni son nom ni le lieu

où ils s'étaient trouvés ensemble. Tout-à-coup, à un geste qu'il fit et qui lui était familier, elle le reconnut : c'était le mari de sa sœur aînée, cet homme prodigue et débauché, à qui l'absurde vanité de sa mère avait sacrifié le bonheur, l'innocence et la vertu d'une fille chérie. Quoique cette rencontre lui causât d'abord quelque embarras, elle se rassura bientôt après. Il n'était allé qu'une seule fois à Groby pendant qu'il faisait la cour à sa femme. Hélène n'avait alors que quatorze ans; il ne l'avait pas vue depuis; et elle était bien sûre que les changemens qui étaient survenus dans sa personne pendant l'espace de douze ans à-peu-près, devaient la rendre absolument méconnaissable. Le temps qui, dans cet intervalle, n'avait fait en lui d'autre changement que d'ajouter quelques rides à la peau la plus douce, et quelques cheveux blancs aux boucles

brunes qui tombaient avec grace sur ses épaules , en avait opéré de bien plus grands dans Hélène. A la jeune fille de quatorze ans , un peu brûlée par le soleil , gaie , enjouée et folâtre ; avait succédé une femme dont la beauté était relevée par une taille noble et élégante , dont le teint s'était coloré de manière qu'on aurait dit que les lys et les roses s'y disputaient la préséance ; la gaité ne brillait certainement pas sur son visage , et l'énorme chapeau de paille qu'elle venait de resserrer encore davantage en l'attachant sous son menton , la cachait si bien , que , lors même que ses traits eussent été plus connus de M. Raymond , elle n'aurait pas dû craindre qu'il s'en ressouvînt.

Elle savait que , dans la famille de son beau-frère , on ne s'attendait pas à la voir revenir en Angleterre , et que son retour , s'il avait lieu , ne serait

probablement agréable à personne ; elle fut cependant offensée de la preuve quelle avait sous les yeux , de la vie licencieuse qu'il continuait à mener : elle plaignit sur-tout l'infortunée qu'il avait trompée, et qui avait formé des nœuds dont sans doute elle ignorait l'immoralité.

Tandis que , réfléchissant ainsi en elle-même , elle garda le silence , l'inconnue et M. Raymond , qui avaient donné une commission à leur domestique , parlaient avec beaucoup de chaleur de leurs affaires et de leur position, imaginant sans doute qu'Helène n'entendait pas l'allemand , ou s'embarrassant peu de ce qu'elle penserait. Leur conversation lui fit bientôt comprendre que cette inconnue, qui l'avait d'abord intéressée, ne méritait aucune pitié de sa part ; qu'elle avait fui la maison de son mari , qui l'avait poursuivie et arrêtée dans sa marche ; qu'un com-

bat s'en était suivi ; qu'elle avait été blessée en se jetant entre son mari et son amant ; que celui-ci, désespéré de voir couler le sang de sa maîtresse , avait tiré un pistolet sur le mari , et qu'il croyait l'avoir tué ; que ce coup terrible , joint à la défense vigoureuse que faisaient ses domestiques , avait intimidé ceux du mari ; qu'ils s'étaient contentés d'emporter le corps de leur maître , sans chercher de nouveau à arrêter les amans dans leur fuite , que l'inconnue s'était évanouie d'effroi et de douleur ; et que M. Raymond , trouvant qu'il y aurait eu du danger à rester sur les grandes routes , avait été obligé de congédier tous ses domestiques , hors un seul , et de placer sa maîtresse devant lui sur son cheval , afin de pouvoir s'éloigner avec plus de rapidité Elle comprit en outre qu'après avoir fait douze milles dans des chemins qu'ils ne connaissaient

pas, ils n'avaient pu s'arrêter nulle part; que l'inconnue n'avait repris ses sens que pour s'évanouir de nouveau, de sorte que son amant avait cru qu'elle était morte; que cette nouvelle circonstance l'avait déterminé à ne descendre dans aucun endroit habité; qu'il avait continué à marcher, espérant de rencontrer dans ce pays, qui autrefois avait été plus peuplé, quelque édifice obscur et abandonné, où il lui fût possible de méditer en sûreté sur le parti qu'il avait à prendre; et que s'étant trouvé auprès d'un village assez considérable à l'entrée de la nuit, il avait envoyé son domestique acheter tout ce qui était nécessaire pour se procurer de la lumière aussi-tôt qu'il pourrait faire une halte, ou qu'il y serait forcé. Hélène apprit enfin que le domestique était allé chercher quelques provisions; et les deux amans parurent con-

venir entr'eux que s'ils ne voyaient, dans la matinée du lendemain, rien qui s'y opposât, l'endroit où ils étaient leur servirait de retraite pour quelques jours; qu'il n'était pas douteux qu'on ne se remît à leur poursuite avec plus d'activité, et que leur unique espoir de salut était d'attendre, dans ces ruines, que ceux qui les poursuivaient eussent perdu leurs traces.

Jusques-là ils avaient été tellement occupés de leurs propres intérêts, qu'ils avaient presque oublié Hélène. M. Raymond lui adressa la parole, dans l'espoir d'en obtenir quelques renseignemens sur les localités, quoiqu'à la manière dont elle parlait le français, il fût facile de voir qu'elle n'était pas du pays. Il lui demanda si elle était bien éloignée de sa demeure. Hélène lui répondit que, dans ce moment, elle n'avait point d'asyle; mais que, chaque jour, elle s'effor-

çait d'arriver à celui qui lui appartenait, et qui était bien éloigné. — « En France » ? — « Non » . — « En Allemagne » ? — « Non » . — « En Angleterre » ? — « Oui » . — « Qui diable, s'écria-t-il en anglais, a pu vous conduire ainsi au milieu de la Bohême, et vous y laisser seule et manquant de tout » ? — « Le malheur, repartit Hélène en le fixant d'un air très-expressif : le malheur, mais non pas le vice » .

Ce fut comme un coup de foudre pour le coupable, que ce reproche indirect fit rentrer en lui-même. Il prit cependant un ton gai et plaisant : « Et comment, ma jolie enfant, reprit-il, espérez-vous aller d'ici en Angleterre, dénuée de tout secours comme vous l'êtes » ? — « En me servant le mieux que je pourrai de ma raison et de mes forces » . — « En vérité, vous avez bien du courage ; si

dans ce moment je ne me trouvais pas un peu embarrassé, je vous enrôlerais sous ma bannière ; je suis charmé de votre esprit ». — « Je vous demande pardon, monsieur, repartit Hélène avec un froid dédain : on ne m'enrôle pas si facilement ». — « Oh ! vous me suivriez, je n'en doute pas ; je n'ai jamais marché que dans le sentier du plaisir : je n'ai vécu que pour m'amuser. Otez donc ce chapeau qui vous dérobe à mes yeux ; laissez-moi voir si vous êtes aussi belle que votre taille est élégante, et que vous avez d'esprit ». Hélène, sans même paraître avoir entendu ce qu'il disait, se tourna vers l'inconnue, et lui demanda dans son mauvais allemand si elle pourrait lui rendre encore quelque service ; à quoi celle-ci répondit avec un peu de fierté, qu'elle n'avait besoin de rien ; et M. Raymond continua en anglais : « Vous parlez donc

l'allemand »? — « Très-peu ». — « Assez peut-être pour avoir entendu ce que nous disions. — Puisque cela est ainsi, je veux vous instruire de tous nos secrets, et je ne crains pas que vous alliez nous dénoncer ».

Hélène gardait le silence ; car elle était fort peu curieuse de recevoir des confidences sur un événement, où l'immoralité et la débauche lui paraissaient avoir la plus grande part. Cependant M. Raymond, qui croyait que les circonstances qu'il avait à rapporter justifiaient, à certains égards, une action dont il ne pouvait pas douter que l'opinion ne fît justice, ne laissa pas échapper cette occasion de s'excuser.

« Cet ange, dit-il en jetant les yeux sur l'inconnue, cette femme céleste que vous voyez devant vous, est la fille d'un noble Hongrois, homme vain et grossier, qui, pour satisfaire

son ambition personnelle , l'a forcée d'épouser un vieillard dépourvu de toute espèce d'agrémens , et seulement en grande faveur auprès de l'empereur. Que devait faire , dans cette conjoncture , une femme sensible et spirituelle ? Certainement le parti qu'elle avait à prendre n'était pas la soumission à toutes les horreurs d'un pareil esclavage. Je suis l'heureux mortel sur qui elle a bien voulu jeter les yeux pour l'aider à briser sa chaîne. Emportant avec elle ses bijoux , et la petite cassette qu'elle avait à sa disposition , elle s'est confiée à mon honneur avec un abandon qui m'attache pour jamais à elle ; et quoique dans ce moment nous soyons un peu écartés de notre route , nous espérons de trouver sur la terre un endroit où nous goûterons les plaisirs de l'amour et les fruits de notre dévouement réciproque , sans craindre

d'être troublés par les droits imaginaires des maris, et l'autorité abusive des parens ».

Hélène ne put cacher la surprise que lui causait l'ingénuité avec laquelle on venait de lui faire en même temps le récit d'une désobéissance, d'une trahison, d'un adultère et d'un assassinat, sans même chercher des expressions propres à affaiblir l'horreur que de pareilles actions devaient inspirer. De son côté, M. Raymond était si éloigné de soupçonner qu'il y eût du mal à tout cela, qu'il continua sur le même ton et sans aucun embarras. Il dit qu'ayant pris des précautions qui leur paraissaient suffisantes pour donner le change au mari, et lui faire croire qu'au sortir de Vienne ils s'étaient enfuis en Italie, ils avaient négligé de se rendre à Dresde par des routes détournées, et qu'on les avait atteints la veille au

moment où ils s'imaginaient être parfaitement en sûreté. Il décrivit ensuite le combat qui avait eu lieu ; et il raconta que , s'étant trouvé en danger d'être poursuivi , non-seulement comme ravisseur , mais encore comme meurtrier , il avait envoyé d'avance à Dresde , sous la conduite d'un domestique très-fidèle , leur voiture et leur bagage , avec l'injonction d'y attendre ses ordres , et d'y répandre que sa maîtresse était morte , et qu'il ne savait ce que son maître était devenu. Il ajouta que dans la précipitation avec laquelle ils avaient été forcés de s'éloigner , ils n'avaient pu mettre en sûreté que les bijoux de l'inconnue qui les avait dans sa poche , et le peu d'argent qu'ils avaient sur eux. « De sorte que si la fortune nous sourit encore quelques jours , dit ce vil héros d'une histoire composée de crimes , nous pourrons nous

moquer de la méchanceté de nos ennemis. Mon intention est de mander au domestique que j'ai envoyé à Dresde de venir nous rejoindre le plutôt possible à Strasbourg, d'où nous dirigerons notre marche vers quelque retraite plus agréable dans les montagnes de la Suisse; et là, oubliant tout le monde et du monde oubliés, nous ne vivrons plus que pour l'amour et pour le bonheur ». — L'amour et le bonheur ! dit Hélène en elle-même ; si ces misérables ont raison , je me suis bien étrangement méprise sur tout ce qui doit donner du prix à la vie.

Il était facile de voir que ce long discours, dans une langue qui lui était absolument étrangère, ne plaisait pas du tout à l'inconnue ; elle l'interrompit brusquement par quelques mots qu'elle adressa à M. Raymond avec beaucoup d'humeur, et qu'Hélène ne comprit pas bien. Depuis ce moment

Hélène commença à attendre avec impatience le lever du jour, pour échapper aux dangereuses suites d'une preuve si évidente de cette vérité, que la plus affreuse solitude est infiniment préférable à la plupart des sociétés avec lesquelles on se trouve. Cependant, combien de fois n'avait-elle pas entendu vanter M. Raymond comme l'homme le plus agréable qui existât ! combien de fois n'avait-elle pas entendu mistriss Mordaunt dire qu'il n'avait de défauts qu'aux yeux de ces hommes austères qui regardent le plaisir comme un vice, qui repoussent les consolations que la providence leur envoie, et qui cherchent à gagner le ciel en méprisant son plus bel ouvrage ! Hélas ! dit Hélène en elle-même, combien il aurait été cruellement détrompé des illusions mensongères dont le berçaient des flatteurs, si, dans un accès de ter-

reur, son indigne compagne n'avait pas préservé sa vie de la juste indignation d'un mari outragé!

Dans ces contrées, la nuit est si courte à cette époque de l'année, que, sans l'ouragan de la veille qui remplissait encore le ciel de nuages épais et chargés de pluie, Hélène aurait bientôt pu céder au desir qu'elle avait de se séparer de ceux qu'elle avait rencontrés. Mais il fit très-obscur pendant les premières heures de la matinée, et il continua à pleuvoir; de sorte qu'elle attendit encore, et ne partit pas aussi-tôt qu'elle l'aurait voulu. Dans l'intervalle, le domestique revint avec une forte provision de pain et de lait, qu'on lui avait vendue dans un village éloigné de quelques milles seulement. On invita Hélène à prendre sa part du déjeuner. Elle avait besoin de manger autant qu'aucun autre de la compagnie, et

ne refusa point l'offre qu'on lui faisait. En déjeûnant, M. Raymond, qui ne manquait pas de cette bonté d'ame qui l'avait fait surnommer « le meilleur enfant du monde », témoigna beaucoup d'intérêt à Hélène sur l'état de détresse dans lequel elle paraissait être. Il y était d'autant plus sensible, que, sans avoir pu tirer d'elle aucun aveu qui confirmât ses soupçons, il avait la conviction intime qu'elle était née dans un rang qui ne l'avait point préparée à de si rudes épreuves; car, quoiqu'elle eût été extrêmement réservée, et qu'elle eût très-peu parlé, son accent, la manière dont elle s'exprimait, le son de sa voix, tout, selon lui, la trahissait, et sur-tout l'aisance et la douceur de ses manières. Il arrangea dans son esprit, qu'ayant probablement quitté son pays pour suivre une personne qui professait les mêmes prin-

cipes que lui , mais qui avait moins de cette sensibilité dont on lui avait souvent fait compliment , et qu'il se piquait de posséder au plus haut degré , elle avait été réduite , par l'inconstance ou par les mauvais procédés de son amant , à la triste position dans laquelle il la voyait. Il y avait à la vérité en elle quelque chose qui combattait cette opinion , et l'homme le moins clairvoyant à cet égard n'aurait pu s'y méprendre ; mais comme il était trop extraordinaire qu'une personne bien née et vraiment honnête eût été abandonnée ainsi , il lui parut plus naturel de supposer que les fautes qu'elle avait faites n'avaient pas entièrement détruit cet extérieur réservé et décent qui parait autrefois son innocence.

L'idée que M. Raymond s'était faite d'Hélène , ne la rendit à ses yeux ni moins intéressante ni moins estimable ;

il en conçut même un desir plus vif de la secourir, dans l'espoir que cette action prouverait à tous ceux qui le connaissaient qu'il se trouve quelquefois dans l'ame de ceux que l'on nomme pervers, une pitié pour les malheureux, que n'ont pas les hommes doués des plus rares vertus. En conséquence, il la pressa de s'attacher à lui et de le suivre, et lui donna à entendre clairement qu'outre les obstacles qu'elle aurait à vaincre, et les dangers auxquels elle serait exposée en s'en retournant en Angleterre, elle devait s'attendre que l'état dans lequel elle allait y rentrer ne lui permettrait jamais d'y former aucun établissement. Au lieu qu'il ne doutait pas que, si elle consentait à rester auprès de lui, il ne réussît bientôt à lui donner un ami qui lui ferait oublier ce qu'elle avait perdu. La moralité du personnage fit soupçonner

à Hélène ce qu'il y avait de déshonorant dans la protection qu'il lui offrait ; mais elle avait trop de prudence pour témoigner la moindre indignation ; elle se contenta de répondre froidement et avec fermeté , que rien ne pouvait la dispenser de tout tenter pour retourner en Angleterre le plutôt possible , et qu'elle était certaine que quand elle y serait , elle ne manquerait ni d'amis ni de protecteurs. La résolution qu'elle paraissait avoir formée à cet égard , et le peu de part que l'inconnue prenait à ce projet , empêchèrent M. Raymond d'insister davantage.

Le soleil ayant bientôt après dissipé les nuages qui l'obscurcissaient , Hélène , après avoir refait son paquet et remplacé chaque chose dans son panier , se leva pour s'en aller. — « Nous ne souffrirons jamais que vous partiez , dit M. Raymond , sans emporter au

moins un faible gage de la reconnaissance que nous vous devons. Si vous aviez voulu rester avec nous, j'aurais fait beaucoup plus pour vous ; mais nos finances se trouvent actuellement dans un si mauvais état, qu'à l'exception de nos diamans, je partage avec vous tout ce que nous possédons en vous offrant cette bagatelle ». — En même temps il lui mit un ducat dans la main. Le premier mouvement d'Hélène fut un refus, tant l'habitude lui faisait oublier l'extérieur qu'elle avait ; mais M. Raymond ajouta : « Non, non ; acceptez : tant que vous serez dans ces contrées désertes, je sais bien que la charité des demi-sauvages qui les habitent préviendra vos besoins ; mais auprès des autres sauvages qui se disent civilisés, vous n'obtiendrez rien qu'en payant avec de l'argent ».

Hélène accepta le ducat. M. Raymond qui, en dépit de la froideur et

de la réserve qu'elle lui témoignait, ou peut-être excité par cette sorte de résistance, sentait à chaque instant s'accroître l'intérêt qu'elle lui inspirait, lui adressa de nouveau la parole, et lui dit : « Le diable m'emporte si je ne suis pas honteux de me séparer ainsi de vous. Attendez : ne serait-il pas possible de vous donner une lettre pour Cologne ? Vous proposez-vous d'y passer ? » — Hélène lui répondit qu'oui. — « Aussi-tôt, reprit-il, que nous croirons pouvoir le faire avec sécurité, nous partirons pour Strasbourg. Nous y arriverons beaucoup plutôt que vos pauvres petits pieds ne pourront vous porter à Cologne ; allons, donnez-moi votre adresse, et vous serez sûre de trouver à l'*Aigle d'or* une lettre-de-change assez considérable, pour que vous puissiez vous rendre commodément en Angleterre, ou aller ailleurs si vous

le jugez à propos ». — Elle hésita : cependant une semblable promesse, si elle était remplie, devait faire disparaître la moitié des dangers et des obstacles qu'elle craignait tant de rencontrer. — « Ce secours me serait très-utile, répondit-elle; mais comme à mon arrivée en Angleterre je serai parfaitement en état de rendre tout l'argent que l'on m'aura prêté, je dois vous déclarer que je n'accepterai votre lettre-de-change, qu'autant que vous me donnerez quelque moyen de vous en remettre le montant aussitôt que je n'en aurai plus besoin ». M. Raymond la regarda avec surprise, et reprit après un moment de silence : « Je donnerais tout au monde pour savoir qui vous êtes, et quel événement a pu vous transporter dans ce désert, car je suis sûr que vous n'étiez pas destinée à subir un pareil sort ». — « Quand je vous rendrai

vosre argent , je vous apprendrai qui je suis et tout ce que j'ai souffert , et vous reconnaîtrez qu'il n'est point de malheur qu'on ne puisse supporter , lorsqu'on ne s'y est pas exposé par son inconduite ». — « Je crois , en vérité , que vous êtes un prédicateur en jupons ». — « Non , non , je ne suis point un prédicateur , mais une sorte de prophétesse ; et je vous prédis que vous ne connaîtrez le bonheur que quand vous serez retourné auprès de votre femme et de vos enfans ». — M. Raymond fit quelques pas en arrière , comme s'il eut éprouvé une terreur soudaine ; et il reprit d'une voix mal assurée : « J'avoue qu'en vous voyant je vous avais d'abord prise pour un ange , mais maintenant je crois que c'est avec le diable que vous vivez ». — « Tout cela s'expliquera , repartit Hélène , et elle ajouta en lui remettant un morceau

de papier : Voilà mon adresse, donnez-moi la vôtre ». — « Quoi ! vous ne m'expliquerez pas sur-le-champ un si étonnant mystère » ? — « Non ». — « Ne m'en faites pas du moins attendre long-temps la révélation ». — Puis il lui remit son adresse sous le nom de Mason, à Strasbourg, dans un hôtel qu'il lui désigna ; et après lui avoir à plusieurs reprises souhaité un heureux voyage, il la laissa enfin partir.

Cette aventure ne parut pas, à beaucoup près, aussi singulière à M. Raymond qu'à Hélène. Lorsqu'il sut qu'elle le connaissait, il se confirma dans ses premiers soupçons, et il ne douta pas que l'histoire qu'elle lui avait promise, ne fût un récit de l'ingratitude et de la cruauté de quelque homme de son espèce qu'il aurait connu à Londres. Mais Hélène fut long-temps étonnée d'avoir rencontré

dans les forêts de la Bohême un si proche parent, dans une telle position, qu'elle n'avait pas osé se prévaloir des liens qui les unissaient pour alléger le poids de ses malheurs ; et elle ne pouvait s'empêcher de songer en même temps aux secours qu'elle avait donnés, elle qui mendiait, à deux êtres qui, s'ils fussent restés dans le chemin de la vertu, auraient toujours vécu dans l'opulence.

CHAPITRE VIII.

CETTE rencontre donna suffisamment à Hélène de quoi occuper son esprit ; et comme il faisait plus frais ce jour-là que les autres, elle continua sa route sans s'arrêter à midi, comme à son ordinaire. Heureusement elle arriva le soir d'assez bonne heure dans un gros bourg, où elle se

décida à passer la nuit, parce que les fatigues de la veille ne lui permettaient pas de différer plus long-temps de prendre du repos. Elle s'informa du lieu où elle était, et elle eut le plaisir d'apprendre qu'elle ne s'était pas beaucoup écartée du chemin qui conduisait à Egra. Son intention, en dirigeant sa marche vers ce bourg, avait été uniquement de recueillir des renseignemens sur la route qu'elle devait tenir, car il n'y avait rien qu'elle redoutât davantage que les grandes et même les petites villes. Elle les évita constamment dans la suite; et en allant d'un village à un autre par des chemins de traverse, sans jamais s'éloigner beaucoup des grandes routes, elle arriva, après environ quatorze jours de marche, dans la Franconie, sans avoir passé à Egra, et sans avoir beaucoup souffert de la fatigue, de la faim, ni de la peur. Ayant ainsi franchi un

espace qu'elle regardait comme la neuvième partie de son voyage, elle en tira un heureux augure pour les huit cents milles qu'il lui restait encore à faire ; mais accoutumée , comme elle l'était , à voyager seule , elle craignait d'avance de passer dans des lieux plus peuplés ; elle aurait toujours voulu avoir à traverser d'obscures forêts , à marcher dans des sentiers solitaires. L'observation de M. Raymond lui revenait souvent à l'esprit ; et lorsqu'elle comparait le traitement qu'essuyaient la plupart des mendiants qui errent dans les rues populeuses d'une grande ville , avec l'accueil qu'elle avait reçu dans les déserts de la Bohême , elle ne pouvait s'empêcher de conclure que les pays où les habitations sont rapprochées ne sont pas favorables à la pratique des vertus hospitalières.

A la suite de ces réflexions , elle

vit avec quelque douleur qu'elle ne possédait qu'un seul ducat; elle se détermina cependant à ne demander l'aumône dans aucune ville, tant que la vente de son linge, les sons de sa mandoline et le ducat en question, la mettraient à même de s'en passer. Elle continua à voyager comme auparavant, avec assez de succès, non sans trouver cependant une différence sensible dans l'extérieur et dans les mœurs des habitans des pays qu'elle parcourait : la population était plus considérable, les champs mieux cultivés; mais aussi elle rencontrait plus de mendiens et moins d'hospitalité. On lui donnait volontiers l'aumône quand elle se présentait à la porte d'une chaumière; mais elle n'obtenait plus si facilement la permission de prendre place sous le même toit, à côté d'une famille charitable; et elle ne tarda pas à s'appercevoir que

ses chansons ne l'acquittaient plus envers ceux qui la secouraient. Elle n'avait pas d'argent pour payer son coucher ; elle répugnait beaucoup à se mêler dans les troupes de mendiants qu'elle rencontrait sur la route , de sorte qu'elle fut souvent forcée de se contenter d'un abri quelconque offert par le hasard. La plupart du temps ce n'était qu'un mur incliné qui menaçait ruine. Elle se couchait tout auprès : son paquet lui servait d'oreiller ; et là , quelquefois elle appelait vainement le sommeil ; mais quelquefois aussi , accablée de lassitude , elle s'endormait profondément.

Ces nuits passées ainsi au grand air se renouvelèrent souvent , et lui firent sentir la nécessité d'être vêtue plus chaudement. Elle n'osait pas se séparer de la seule pièce de monnaie qu'elle eût en son pouvoir. Quoiqu'elle dût s'attendre à recevoir à

Cologne le secours que M. Raymond lui avait promis, elle avait trop de prudence pour se conduire comme si elle en eût été assurée. Sa mandoline ne lui était plus d'aucune utilité ; elle se décida à en faire le sacrifice. C'était un objet de peu de prix ; et il n'était pas probable qu'elle en retirât toute la valeur dans ce moment ; elle eut cependant le bonheur de l'échanger contre un manteau de laine, qui, pendant le jour, enveloppa son petit paquet de linge, et la nuit lui servit de couverture, et la préserva du froid.

Elle traversa ainsi le cœur de l'Allemagne, laissant le Mein au midi, et se dirigeant sur Francfort. Le peu d'allemand qu'elle avait appris dans sa prison lui avait été très-utile ; chaque jour elle s'était perfectionnée, de sorte qu'elle demandait avec facilité tout ce dont elle avait besoin ;

mais elle obtenait bien plus difficilement , et sa détresse augmentait à chaque instant. Sa première paire de souliers ne pouvait presque plus lui servir , ses vêtemens s'usaient. Quoiqu'elle ne fit pas plus de chemin par jour qu'elle n'en avait fait en commençant , une si longue continuité de peines et de fatigues commençait à diminuer ses forces et même son courage ; l'espérance qui d'abord l'avait soutenue l'abandonnait quelquefois. En mesurant la distance qui la séparait encore de l'Angleterre , il lui paraissait impossible de trouver , jusqu'à la fin de son voyage , assez de ressources en elle-même pour achever son entreprise. Cependant elle s'efforça de vaincre cette faiblesse : elle se rappela la rencontre extraordinaire de M. Raymond , le secours qu'elle recevrait peut-être de lui ; et elle se livra sans effort à croire que c'était

une preuve que la providence ne cessait pas de veiller sur elle.

Elle continua à marcher vers Francfort; mais, fidelle au plan qu'elle s'était tracé, elle ne passa point dans cette ville. Elle se rendit à un village qui en était peu éloigné, où elle arriva à-peu-près un mois après être entrée en Allemagne. Là elle hésita si elle irait à Mayence, pour se mettre dans un des bateaux qui descendent le Rhin. La commodité du voyage était le principal motif qui la portait à prendre ce parti; mais elle ignorait si la vente de tout ce qu'elle possédait suffirait pour la défrayer. Ne sachant pas d'ailleurs ce qu'elle ferait, s'il arrivait qu'elle ne trouvât pas à Cologne ce qu'on lui avait promis, et qu'elle n'eût, pour achever sa route, d'autre ressource que les aumônes, elle se décida à faire encore quelques lieues à pied. Néanmoins elle côtoya

le Rhin de très-près, afin de pouvoir suivre sa première idée, si les forces venaient à lui manquer, ou que sa santé devînt moins bonne.

Le pays qu'Hélène traversait était trop bien cultivé, et les sites en étaient trop pittoresques, pour qu'elle n'éprouvât pas les sensations les plus agréables, malgré la mélancolie profonde qui l'accablait. L'aspect varié des villages dispersés dans la campagne, l'élévation et la distribution des coteaux, la plupart dominés par un château, les vignobles, les plantations de châtaigniers, tout lui offrait un spectacle absolument nouveau pour elle, et dont la scène changeait à chaque instant, sans cesser de charmer sa vue et de récréer son imagination. Ces distractions ne l'empêchaient cependant pas d'observer l'inégalité qu'un pays si riche établissait entre ceux même de ses habitans qui étaient

de la même classe ; et l'aisance dans laquelle elle voyait certains paysans, ne la dédommageait pas de l'impression pénible que faisait sur elle la vue des pauvres gens dont plusieurs villages étaient peuplés. Au reste elle y trouvait personnellement beaucoup de secours. Souvent elle ramassait assez de châtaignes pour faire un repas, lorsqu'elle n'avait pas d'autre moyen de se le procurer. Tantôt on lui donnait du vin pour rien, et tantôt pour une bagatelle. Elle trouvait toujours à échanger une portion de son trousseau, soit contre un peu d'argent, soit contre un peu de nourriture. Elle n'usait cependant de cette ressource qu'avec une extrême économie ; et en se conduisant ainsi, sans oublier les besoins à venir, pour satisfaire ceux du moment, et sans trop compter sur les secours qui lui viendraient d'ailleurs, elle s'avantait

vers son but avec succès, mais à pas lents.

En approchant de Cologne, elle avait trouvé que le pays devenait moins beau. Lorsqu'elle mit le pied dans cette ville sombre et désagréable, son cœur éprouva un mouvement mêlé de dégoût et de crainte. Il lui parut mille fois plus triste et plus décourageant d'errer seule, inconnue et sans appui dans des rues obscures, presque désertes et bordées de maisons vides ou prêtes à s'écrouler, que si elle eût été encore dans les forêts sauvages qu'elle avait traversées. Elle aurait sur-le-champ abandonné des lieux si peu conformes à ses goûts, et elle serait allée chercher, dans une des nombreuses fermes des environs, un asyle, du lait et des légumes, si elle avait été moins pressée de savoir des nouvelles de M. Raymond.

Elle eut quelque peine à trouver

l'hôtel où il lui avait donné son adresse. Elle y arriva cependant, mais on lui dit qu'il n'y avait point de lettre pour elle. La position extrêmement embarrassante dans laquelle elle avait laissé son beau-frère expliquait suffisamment son manque de parole, et sans l'accuser de mauvaise intention ni d'une négligence coupable, elle se retira, en se félicitant d'avoir eu la prudence de ménager ses faibles moyens qui étaient alors les seuls qui lui restaient.

C H A P I T R E I X.

EN entrant dans l'hôtel, elle avait aperçu, sans y faire une grande attention, deux voitures qui, à en juger par l'apparence et par le nombre des domestiques qui s'occupaient à les charger, devaient appartenir à quel-

que voyageur de qualité. Au moment où elle s'en retournait, un de ces domestiques se rencontra sur son chemin, et le passage était si étroit, qu'elle fut obligée de s'arrêter pour lui faire place. De son côté, il n'eut pas plutôt vu qu'il empêchait quelqu'un de passer, qu'il se retira lui-même; et il eut pour Hélène des égards que son costume ne commandait pas. Elle le remercia, et il la regarda de plus près et avec plus de curiosité, comme s'il avait été frappé du son de sa voix: quel fut le trouble d'Hélène, lorsqu'elle reconnut le valet-de-chambre de M. Villars! il ne remarqua point l'émotion qu'il lui avait causée, car il n'eut pas plutôt promené rapidement ses yeux sur elle, qu'il parut avoir abandonné la pensée qui lui était d'abord venue à l'esprit, et qu'il continua à placer avec beaucoup d'ordre et de précaution

plusieurs paquets dans la voiture.

Cette rencontre imprévue produisit un tel effet sur Hélène, qu'elle resta un moment immobile ; puis, revenue de sa surprise, elle songea qu'elle n'avait aucune preuve que ce domestique fût encore au service de M. Villars, et que, dans cette incertitude, il n'y avait rien qu'elle dût éviter davantage, que de se nommer à lui. Cette réflexion la tira de l'étonnement où elle était plongée ; elle s'éloigna aussi vite que le lui permirent ses genoux qui fléchissaient ; mais elle sentit qu'elle ne se résoudrait jamais à quitter Cologne, sans s'être assurée si réellement M. Villars y était. En conséquence, elle entra dans la boutique d'un boulanger, qui était en face de l'hôtel, et où elle espéra qu'elle pourrait rester jusqu'après le départ des voitures, qui, d'après l'empressement des domesti-

ques, ne devait pas être très-éloigné.

Elle se livra à ses réflexions, en observant tout ce qui se passait. Il lui semblait que, si M. Villars était le voyageur qui allait partir, elle ne pourrait pas résister au desir de se faire connaître. Sa détresse, la parenté qui l'unissait à lui, et l'innocence des rapports qu'ils avaient eus depuis leur enfance, lui prouvaient qu'elle ne devait pas sacrifier à la crainte de la calomnie et à un faux point d'honneur, les avantages inappréciables qu'elle retirerait de cette démarche. Mais les réflexions qui suivirent, la ramenèrent à des idées moins consolantes et plus justes. Soit qu'elle dût retourner auprès de sir William, ou s'en séparer dans les formes établies par la loi, tout son bonheur à venir dépendait de la faculté qu'elle aurait de dissiper jusqu'aux moindres soupçons sur tous les instans de sa vie. Son

retour en Angleterre avec M. Villars, rendait sa justification impossible. Il lui répugnait aussi de choisir un homme qui n'avait pas cessé d'être son amant, pour le premier confident de la jalousie et des mauvais procédés de sir William. Un entretien les mettait l'un et l'autre dans une position très-embarrassante; il devait nécessairement leur rappeler des souvenirs et des sentimens qu'aucun des deux ne pouvait plus conserver et encore moins avouer. Des regrets, des haines auraient, sans doute, été la suite des réflexions qu'ils auraient faites ensemble sur les conséquences d'un mariage qui avait rompu les liens que l'amour avait formés entr'eux; et il y avait tout lieu de croire, que l'amant serait tenté de venger celle à qui il avait donné toutes ses affections, d'autant plus qu'en qualité de parent, il avait en quelque sorte le

droit de punir celui qui l'avait opprimée.

Hélène vit qu'elle n'avait qu'un seul parti à prendre ; mais jusqu'alors elle n'avait jamais trouvé sa volonté si rebelle envers sa raison. Tandis qu'elle délibérait encore, elle aperçut une femme-de-chambre qui travaillait aussi à l'arrangement de l'intérieur des voitures : sa première idée, en la voyant, fut qu'elle aurait bien pu s'épargner la peine d'attendre, et le trouble qu'elle avait ressenti, et que Henry n'était sûrement pas si près d'elle, puisqu'il n'était pas marié. Elle réfléchit ensuite qu'il y avait bien longtemps qu'elle était absente d'Angleterre, qu'elle ignorait tout ce qui s'était passé dans cet intervalle, et cette pensée fut suivie d'une autre. — S'il était vrai qu'il fut marié, il n'y avait plus d'obstacle à ce qu'elle se présentât à lui. Elle sortait de la bou-

tique dans l'intention d'aller prendre des renseignemens à ce sujet auprès d'un des domestiques, lorsqu'une nouvelle considération vint frapper son esprit, et la fit rentrer avec précipitation. Il n'était pas douteux que M. Villars ne la crût morte; elle ne pouvait pas prévoir quel effet son apparition soudaine produirait sur lui, dans une conjoncture si délicate. L'émotion qu'il éprouverait pouvait être mal interprétée; et cette démarche, qui n'était utile qu'à Hélène, verserait peut-être le poison de la jalousie dans le cœur d'une femme qui se trouvait heureuse d'être aimée sans partage. Si le premier desir d'Hélène avait été de faire le bonheur de Henry, il avait depuis long-temps été remplacé dans son cœur par un autre, qui n'était pas moins vif, celui de voir une femme digne de lui, le rendre heureux, posséder toutes ses affec-

tions, les mériter, et le payer du plus tendre retour. Probablement il avait trouvé cette femme, et Hélène était incapable d'essayer de se procurer le moindre soulagement, au risque de troubler leur repos et leur félicité. Elle renonça absolument à se découvrir à lui; mais elle attendit avec impatience, respirant à peine, et dans une agitation qu'il est impossible de décrire, le moment qui devait éclaircir tous ses doutes. Son incertitude ne dura pas long-temps. Elle venait à peine de se décider à rester inconnue, lorsque le maître de la voiture parut. — C'était Henry lui-même! Il portait le grand deuil, et il donnait le bras à une jeune personne d'une figure très-agréable, qui s'appuyait familièrement sur lui, et qui était aussi en deuil. A cette vue, Hélène sentit d'abord palpiter son cœur; sa poitrine fut ensuite comme oppressée, et elle

fut obligée de faire un effort pour pouvoir respirer. Henry aida sa compagne à monter dans la voiture; il s'y élança après elle; on ferma la portière, et ils partirent avec beaucoup de vitesse. La seconde voiture avança, deux domestiques s'y placèrent, et deux autres domestiques à cheval gagnèrent le devant de la première voiture.

Hélène les regarda aller, et resta immobile, tournée du côté par où ils avaient passé, jusqu'à ce qu'elle ne pût plus les voir; puis, fondant en larmes, elle se hâta de sortir de la boutique du boulanger; ne se doutant pas qu'elle y fut entrée, et sans savoir où porter ses pas. Quelques momens s'écoulèrent avant qu'elle eut repris l'usage de ses sens. Telle était l'impression pénible que ce spectacle avait faite sur elle, qu'il lui sembla que, de tous les momens de sa vie, il n'y

en avait pas eu un seul aussi cruel que celui-là. S'être vue obligée, dans l'état de détresse et d'abandon où elle se trouvait, de laisser partir ainsi, sans en recevoir aucun secours, sans lui confier ses besoins, celui qui aurait pu la consoler de toutes ses peines, son plus ardent ami, et son protecteur le plus dévoué! Cette idée augmentait la rigueur de sa destinée; et elle se trouva si malheureuse, que son ame, toute forte et toute résignée qu'elle était, succomba un moment sous le poids d'une si grande douleur. Cologne, qui d'abord ne lui avait inspiré que du dégoût, lui parut insupportable. Les mendiants, les prêtres et les nobles qui en composent presque toute la population, n'offraient rien à son esprit qui piquât sa curiosité. La laideur de la ville n'excitait plus son attention. La solitude qui y régnait ne l'intéressait plus,

Henry l'occupait toute entière. Elle le voyait encore emporté rapidement loin d'elle, au moment où elle aurait le plus eu besoin de son amitié et de ses secours. Rien ne pouvait la distraire de cette pensée, qui remplissait à-la-fois son esprit et son cœur.

C H A P I T R E X.

LORSQUE Hélène fut hors des murs de la ville, il lui sembla qu'elle respirait plus librement. Le trouble qui l'agitait se dissipa. Elle commença à sentir qu'elle n'avait point essuyé de nouveau malheur; que ce qui venait d'arriver n'avait pas rendu sa situation plus mauvaise; qu'il était indifférent que Henry fût hors d'état de venir à son secours, parce qu'il était loin d'elle, ou parce que la position dans laquelle il se trouvait l'en empê-

chait, et que, si elle avait supporté l'un avec patience, il n'y avait pas de raison pour qu'elle dût s'affliger de l'autre.

Ayant ainsi contenu son imagination, qui n'aurait fait qu'augmenter sa douleur, elle appela de sang-froid toute sa raison à son secours, et elle réfléchit sur le parti qui lui convenait davantage. Le peu d'argent qu'elle avait ne lui laissait pas une grande liberté dans le choix. Elle résolut de suivre d'aussi près qu'elle pourrait les bords du Rhin, afin de se rendre à Nimègue par le plus court chemin possible, et de-là à Hellevoet-Sluys. Mais les jours avaient beaucoup diminué, par conséquent les nuits devenues plus longues, lui faisaient attacher beaucoup plus de prix à trouver un abri aux approches du coucher du soleil, et elle redoutait en proportion d'en chercher vainement. Aussi sacri-

faisait-elle souvent un repas pour s'assurer d'avoir le soir une retraite qui lui était devenue bien nécessaire. Elle continua à ne point séjourner dans les grandes villes, et à aller toujours d'un village à un autre, ce qui lui était très-facile sur les bords du Rhin, qui sont extrêmement peuplés entre Cologne et Nimègue, et dont les habitans ne lui laissaient même aucun sujet de se plaindre de leur humanité. Ses manières agréables, sa qualité d'étrangère, et sur-tout la langueur, la mélancolie profonde, qui se peignaient dans tous ses traits, sollicitaient d'une manière irrésistible en sa faveur. Outre le coucher et une jatte de lait pour son déjeûner, on lui donnait souvent, au moment de son départ, quelques petites pièces de monnaie, ou bien un morceau de pain qui la faisait dîner. Quant à son pécule, elle le conservait avec soin pour

payer son passage en Angleterre, dont elle s'occupait sans cesse, et les moyens dont elle se servirait pour arriver dans le Northumberland.

Elle parvint ainsi jusqu'à Nimègue, sans aucun accident, sans aucune aventure extraordinaire. C'était là qu'elle avait passé le Rhin en voyageant avec sir William; et elle connaissait parfaitement la route qu'elle devait suivre et les usages des Hollandais; mais elle savait combien il y avait de différence, dans un pays où l'on ne pouvait rien avoir sans argent, entre la femme d'un riche anglais et une autre mendicante qui ne vivait que d'aumônes. Ce pays, où l'on paie jusqu'aux moindres services que l'on reçoit, n'était pas favorable à un individu qui ne pouvait aucunement contribuer à augmenter la richesse nationale. Hélène ne condamnait cependant pas le principe qui endurecit

envers les mendiants, une nation qui fait consister sa fortune dans l'industrie de tous. De sorte qu'elle forma la résolution de payer le peu qui lui était nécessaire pour sa subsistance. Comme le prix des places dans les bateaux était très-modique, elle se décida aussi à en prendre une, pour se soulager un peu de la fatigue qu'elle avait essuyée; et en effet, elle se trouva peu de jours après à Hellevoetsluys, sans avoir pris la moindre peine, ayant, au contraire, un peu réparé ses forces. Elle arriva fort à propos, quelques heures avant le départ d'un paquebot, sur lequel on lui donna passage à peu de frais. Les seuls passagers tant soit peu remarquables qu'elle y rencontra étaient un monsieur et une dame, qui n'avaient pas beaucoup de domestiques, et qui paraissaient peu fortunés. La dame et la femme-de-chambre étaient toutes

les deux très-incommodées du mal de mer; et comme Helène n'en souffrait pas du tout, et qu'il n'y avait de femme qu'elle dans le paquebot, le mari de la dame l'invita à les aller secourir. Elle s'en acquitta de son mieux. La traversée fut heureuse et assez rapide; et lorsqu'ils eurent débarqué, l'étranger, qui crut devoir témoigner à Helène sa reconnaissance pour les services que sa femme en avait reçus, et qui jugea, à la manière dont elle était vêtue, qu'elle accepterait volontiers une petite gratification, lui donna, en la quittant, quatre schelings.

Helène se trouvait enfin rendue en Angleterre; mais l'émotion qu'elle éprouva en remettant le pied sur la terre qui l'avait vu naître, après une si longue et si cruelle absence, ne fut pas toute d'espérance et de joie. Les difficultés du voyage, et les besoins

urgens que chaque instant ramenait, ne lui avaient pas encore permis de réfléchir sur la destinée qui l'attendait lorsqu'elle serait arrivée. Quand elle se vit si près du terme, elle ne s'occupa que de la position dans laquelle elle allait trouver ses amis et sa famille, et des sacrifices ou des résolutions que lui commanderaient les circonstances et les réclamations de sir William. L'inquiétude et la crainte s'emparèrent de son ame : loin de fixer ses espérances, elle ne sut plus ce qu'elle devait souhaiter ; et si l'idée d'être légitimement séparée de sir William, et d'obtenir des tribunaux la permission de vivre en repos auprès de son père, s'offrait sans cesse à son imagination, et lui paraissait être le parti le plus sortable, tant de considérations combattaient ce desir naissant, qu'elle osait à peine s'y livrer.

Elle avait un enfant : elle croyait du

moins en avoir un; et pour l'amour de lui, elle aurait consenti à s'imposer une peine plus rigoureuse que celle de retourner auprès de sir William. Elle était d'ailleurs persuadée que l'opinion qu'on prendrait de la conduite de son mari, dépendait d'elle seule; et que si elle réussissait à prouver qu'il avait été égaré et non injuste, elle ne trouverait dans son cœur généreux et sensible, rien qui la détournât de faire les plus grands efforts pour effacer, par sa soumission et son amitié, jusqu'aux moindres traces des maux qu'ils s'étaient causés l'un à l'autre.

Il était impossible de ne pas songer à tout cela; il était impossible qu'en y songeant, Hélène ne tombât pas dans la plus profonde tristesse; et il était également impossible qu'elle formât aucune conjecture sur la conduite qu'elle tiendrait à l'avenir, Ce-

pendant le desir qu'elle avait de connaître enfin quel serait son sort, s'était changé en une impatience extrêmement pénible. Quoiqu'arrivée en Angleterre, elle était encore à plus de deux cents mille du seul asyle où elle fût sûre d'être bien accueillie, et de connaître le sort qui lui était réservé. Traverser en mendiant un pays, dont les loix pourvoient si généreusement aux besoins des indigens, qu'au premier coup-d'œil, on peut toujours croire que le vice et la mendicité sont des compagnes inséparables, et où ces mêmes loix, faites dans cette supposition, regardent comme un criminel celui qui demande la charité, et lui infligent une peine, c'était un parti auquel elle ne pouvait se résoudre. Les quatre schelings que lui avait donnés l'homme reconnaissant avec qui elle avait passé en Angleterre, lui servirent pour se soustraire à la né-

cessité pénible qu'elle aurait été obligée de subir.

Elle avait eu l'idée en traversant la Manche, d'aller, à son arrivée en Angleterre, dénoncer à un magistrat ce qui lui était arrivé; et probablement elle aurait usé de cette ressource si elle n'en avait pas eu d'autre, plutôt que de se laisser arrêter comme vagabonde. Elle se trouva d'autant plus heureuse de n'être pas réduite à cette extrémité, que, décidée à ne point trahir la vérité, elle aurait été obligée, contre son penchant et malgré les conseils de sa raison, à dire des choses qui, selon elle, ne devaient être confiées qu'à de très-proches parens ou à des amis sûrs; de sorte que ce don de quatre schelings, si peu considérable en soi, était venu si à propos, et par hasard augmentait tellement de valeur, que celui qui l'avait fait, si elle avait connu la position

dans laquelle elle était, ne l'aurait pas regardé comme une simple aumône. Avec ces quatre schelings, qui étaient pour elle une véritable fortune, et ce que lui valut la vente de presque tout ce qu'elle possédait, à l'exception des mauvais vêtemens qu'elle avait sur elle, Hélène parvint à payer son passage sur un vaisseau qui partait le lendemain pour Newcastle, et ce dont elle avait besoin pour subsister pendant la traversée.

C H A P I T R E X I.

LA saison était fort avancée; Hélène fit cependant son voyage heureusement et avec assez de rapidité, et ne se trouva plus enfin qu'à trente milles de Groby. Mais elle était sans un sou; elle n'avait pas une seule partie de son ajustement qu'elle pût vendre dans

la ville riche et commerçante de Newcastle. Elle ne répugnait pas moins à demander son pain de porte en porte dans le Northumberland que dans l'Essex, et elle craignait encore plus de s'adresser aux gens distingués qu'elle y rencontrerait. Il n'y avait personne dans son pays à qui elle eût osé révéler son secret pour en obtenir des secours plus considérables que de simples aumônes, de peur qu'on ne lui eût fait des questions qui l'auraient mise dans la nécessité de mentir ou d'en dire plus qu'elle n'aurait voulu. Elle ne possédait plus qu'un seul objet de quelque prix, c'était son anneau de mariage; et quoiqu'il n'eût été pour elle qu'un gage de malheur, elle se sentait une extrême répugnance à s'en séparer; mais elle était accoutumée à vaincre les scrupules et les peines qui prennent leur source dans l'imagination, et sa raison lui démon-

tra qu'elle n'avait pas d'autre moyen de satisfaire le besoin du moment. Elle n'était qu'à quelques pas de la boutique d'un orfèvre ; elle s'en approcha, s'arrêta devant la porte, et resta un moment indécise sur le parti qu'elle prendrait, craignant de trop fixer sur elle l'attention et d'exciter la curiosité. Mais convaincue de nouveau que c'était l'unique ressource qui lui restât dans sa misère, elle entra dans la boutique, toutefois avec un air tellement embarrassé et irrésolu, que l'orfèvre ne put s'empêcher de le remarquer. Ce ne fut qu'après qu'il lui eut demandé à deux reprises différentes et avec beaucoup de politesse, ce qu'il y avait pour son service, qu'elle eut le courage de s'approcher de lui ; puis ôtant lentement son gant, et tirant son anneau de son doigt, elle lui dit d'une voix mal assurée : « Si vous vouliez avoir la bonté, monsieur,

de me donner sur cet anneau trois schelings ou une demi-couronne, je vous aurais la plus grande obligation». Elle vit au même instant les yeux de celui à qui elle s'adressait, se fixer sur sa main, dont la blancheur et la forme agréable contrastaient beaucoup avec des vêtemens si grossiers et la pauvreté qu'indiquait une pareille proposition. « Madame, répondit-il, je ne suis point accoutumé à prêter sur gages ». — « Vous ne me refuserez peut-être pas, monsieur, de m'en donner la valeur ». — « Il doit vous en coûter beaucoup, madame, de vous séparer de votre anneau de mariage, reprit l'orfèvre en la regardant avec beaucoup d'attention ». — « Je voudrais bien aussi ne pas m'en séparer tout-à-fait; et si vous étiez assez bon pour n'en pas disposer d'ici à quelques jours, je regarderais cela comme une grande faveur. J'espère qu'en moins

d'une semaine je pourrai le racheter».
 — « Non, madame, je ne prendrai point cet anneau. Vous avez tant de ressemblance avec une dame qui est morte, et qui ne manquait jamais à sa parole, que je me contenterai de la vôtre pour une somme si modique». En même temps il tira cinq schelings qu'il lui présenta : « Si je les perds, ajouta-t-il, je penserai que c'est à cette dame que je les ai donnés, et je m'en trouverai amplement dédommagé». — Hélène étonnée, crut qu'on l'avait reconnue. Pressée de se soustraire aux regards curieux de son nouveau bienfaiteur, elle se hâta de prendre son argent, et elle sortit en lui disant : — « Je vous suis très-obligée, monsieur ; j'aurai soin de ne pas démentir la bonne opinion que vous avez conservée de votre amie ». L'orfèvre l'avait suivie jusqu'à la porte, et il la regardait aller. Elle s'en ap-

perçut, tourna dans une autre rue aussitôt qu'il lui fut possible de le faire, et toute tremblante et très-émue, elle entra dans la première auberge qui se présenta. Là, elle chercha à se rappeler les traits de cet homme qu'elle était sûre d'avoir vu autrefois, et à qui probablement elle avait, dans des temps plus heureux, rendu quelques services. Tout-à-coup le petit-fils de la vieille Deborah vint s'offrir à sa mémoire, et elle reconnut, dans la conduite de cet honnête jeune homme envers elle, les sentimens qui l'avaient toujours animé. Consolée par le souvenir d'un acte de bienfaisance qui semblait l'avoir mise spécialement sous la protection de la Providence, puisqu'elle en avait été récompensée au moment où elle s'y attendait le moins, elle continua son chemin, pénétrée à-la-fois de joie et d'espérance, sensation déli-

cieuse qu'elle n'avait pas éprouvée depuis bien long-temps. Les vingt-cinq ou vingt-six milles qui la séparaient encore du lieu où elle était sûre de trouver le repos après tant de souffrances, et qui, six ans auparavant lui auraient paru un voyage tellement dangereux, qu'il lui eût été impossible de le faire seule, ne furent plus à ses yeux qu'un point presque imperceptible : elle ne vit plus d'obstacles ; aucun danger ne l'effraya ; elle se crut familiarisée avec tout ce qu'elle verrait ; elle s'imagina qu'elle reconnaîtrait tous les visages qu'elle rencontrerait ; elle ne doutait presque pas de s'entendre appeler par son nom de toutes parts. Il commençait à faire nuit, qu'elle était encore à seize milles de Groby. Elle se procura sans peine un logement décent et commode, car elle était riche, et pouvait payer généreusement. Mais le sommeil qui

avait si souvent fermé ses paupières, lorsqu'elle n'avait d'autre abri que des ruines ou le feuillage des arbres, ne vint point la visiter dans sa chambre bien close. Les réflexions qu'elle avait faites la veille remplissaient son esprit, et la tinrent éveillée. Elle se leva avec le jour, et reprit le cours de son voyage.

C'était dans le commencement d'octobre. Il faisait froid. Le ciel était pur, et un soleil brillant dardait ses rayons affaiblis sur la campagne. Toute la nature paraissait ranimée; le cœur d'Hélène, qui avait conservé les impressions qu'elle avait reçues dans la boutique de l'orfèvre, se livra à la douce gaîté qu'inspire une belle matinée d'automne. A mesure qu'elle avançait, cette gaîté disparaissait cependant peu à peu, pour faire place à la crainte qu'elle devait naturellement éprouver en songeant aux chan-

gemens qui avaient dû survenir, depuis quatre ans, dans la maison où elle était près d'arriver. Les heures s'écoulaient cependant, et à chaque instant elle approchait davantage des lieux où elle avait autrefois goûté le bonheur, où elle pouvait espérer de le retrouver, si toutefois elle était destinée à être encore heureuse. Son trouble augmentait à mesure que le terme de son voyage était moins éloigné. Quelquefois elle était obligée de s'arrêter pour reprendre haleine, tant le trouble qui l'agitait diminuait ses forces; et le plus souvent elle restait quelques momens à la même place sans faire aucun mouvement, sans trouver aucun moyen de calmer l'émotion dont il ne lui était pas possible de se défendre.

C H A P I T R E X I I .

LA nuit approchait, et déjà les cheminées de Groby paraissaient dans le lointain. « Si le temps, dit Hélène, n'a rien changé aux usages des habitans chéris de cette maison, c'est maintenant l'heure à laquelle ils vont se réunir autour de la table à thé. Dans ce moment même ils font de la musique, ou bien ils commencent une lecture. Oh ! bien-aimés amis ! vous allez être interrompus dans vos plaisirs par une bien agréable surprise ». — Hélène s'entretenait ainsi avec elle-même, en montant la colline qui conduisait au château par d'agréables détours : elle voulait y arriver par le côté qui donnait sur la vallée à l'extrémité de laquelle on voyait le presbytère, et entrer, s'il lui était possi-

ble , par une des portes vitrées du salon qui s'ouvraient sur le jardin. Il était vraisemblable que si toute la famille n'était pas encore réunie dans ce salon , il y en avait du moins une grande partie ; et comme le soleil n'était pas encore couché , elle ne craignait pas de trouver les contrevents fermés. Son agitation était si grande , qu'elle semblait ne se mouvoir que par instinct. Souvent elle sentait ses genoux fléchir ; elle était toute tremblante ; elle arriva enfin au sommet de la colline , et s'approcha de la maison. Il y avait devant une des portes vitrées un très-grand platane qui empêchait de voir depuis le salon tout ce qui était derrière lui. Ce fut par ce côté que notre voyageuse s'avança. La porte vitrée était ouverte. Hélène avait l'intention d'entrer sur-le-champ , ou du moins elle croyait qu'elle en serait la maîtresse ; mais

son trouble augmenta tellement, que, pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'appuyer contre le platane. Le son d'un instrument vint frapper son oreille. Elle pouvait distinguer ce qui se passait dans la salon : elle vit au clavecin la même dame qu'elle avait rencontrée avec M. Villars six semaines auparavant, en passant à Cologne ; M. Villars était derrière sa chaise, et une petite fille jouait assise à terre à son côté. Mistriss Raymond travaillait dans une autre partie de la chambre, et elle avait auprès d'elle M. Mordaunt, et deux jeunes filles qui travaillaient aussi. Hélène resta immobile, osant à peine respirer, regardant fixement et avec beaucoup d'attention, et cependant ne pouvant expliquer tout ce qu'elle voyait ; elle avait presque perdu l'usage de ses sens ; une sorte d'étonnement stupide s'était emparée d'elle.

Dans ce moment, une des deux jeunes filles, levant les yeux de dessus son ouvrage, apperçut derrière le platane une figure qui regardait. « Qui est-ce ? » s'écria-t-elle d'une voix effrayée. « C'est moi », dit Hélène, et elle voulut s'avancer ; mais il lui fut impossible de faire un pas ; elle tomba presque au même instant sur le seuil de la porte, sans connaissance et sans vie. — « Quel son de voix ! s'écria Henry en s'élançant vers elle et la prenant dans ses bras ; c'est... ô ciel ! est-ce bien mon Hélène ? » — « Hélène ! répéta M. Mordaunt avec surprise et d'un air égaré ; Dieu bien-faisant ! aurais-tu permis qu'elle quittât les régions du bonheur pour venir consoler son malheureux père ? »

On avait porté Hélène sur un sofa ; mais elle n'avait point repris l'usage de ses sens, et aucun de ceux qui l'entouraient n'était plus sûr de son exis-

tence qu'elle-même. Un des enfans, moins occupé de ce qui se passait, courut chercher du secours. Tous les domestiques se rendirent aussi-tôt dans le salon : Hélène commença à revenir à la vie. Henry, à genoux devant elle, lui serrait les mains avec transport. « Je l'ai retrouvée, répétait-il sans cesse; aucune puissance sur la terre ne pourra plus nous séparer ». Elle n'entendit point ce qu'il disait. Elle ne vit que son père, se jeta à ses pieds, et il la serra dans ses bras. « C'est elle, oui, elle-même : elle nous est rendue ! O dieu ! sois loué ! quel prodige » !

Hélène était très-affaiblie et bien peu en état de supporter une scène si touchante; cependant comme elle s'y était préparée d'avance, elle fut la première à reprendre l'usage de sa raison. « Il est vrai, dit-elle, que mon retour auprès de vous est presque miraculeux ;

mais ne nuisons point, par un excès dangereux, à tout ce que la providence a voulu faire pour nous »; et regardant autour d'elle, elle semblait interroger son père, et lui demander si c'était-là le reste de la famille, et si la mort avait ravi tous ceux qu'elle ne voyait pas. Son père la serra de nouveau contre son cœur. « Vous verrez vos sœurs, lui répondit-il; elles sont mariées, elles sont heureuses; votre mère..... (Ne murmurons point contre la volonté de Dieu). Au lieu des embrassemens d'une mère, recevez ceux de votre fille ». — « Ma fille ! s'écria-t-elle avec transport : quoi ! c'est ma fille » ? et la pauvre petite était déjà dans ses bras. « Trop chère enfant » ! Aussi-tôt des souvenirs pénibles se retracèrent à sa mémoire ; une émotion trop vive l'empêcha de continuer, et elle fondit en larmes. « Ce n'est donc pas vous, ma-

dame , reprit-elle , aussi-tôt qu'il lui fut possible de parler , et en s'adressant à la jeune dame qu'elle avait vue au clavecin , ce n'est donc pas vous qui êtes la mère de cette charmante enfant ? — « Sa mère ! hélas ! que la fortune est cruelle de rendre ainsi étrangers les uns aux autres les plus proches parens ! — « C'est ma sœur , interrompit Henry , ma plus jeune sœur , l'image parfaite de mon Hélène , la meilleure amie de son frère ».

C'est une question qu'Hélène brûlait de faire sans savoir comment s'y prendre. Le ton de Henry , les expressions dont il s'était servi , ressembloient si peu à la manière dont il lui avait toujours parlé depuis qu'elle était mariée , qu'elle ne sut comment exprimer ce qui se passait en elle dans ce moment. Cédant au trouble qui l'agitait , elle se jeta dans les bras de son père , se cacha le visage dans son

sein , et lui demanda avec une sorte de timidité : « O mon père ! où est sir William Ackland ? où est mon mari ? » — « Tranquillisez-vous , ma fille , c'est sans doute un bonheur pour nous tous , qu'il ne puisse plus répondre dans ce monde de la conduite qu'il y a tenue ». — Cette nouvelle fit la plus profonde impression sur Hélène. « Laissez-moi me retirer , dit-elle ; je vous le demande en grace. Le pauvre malheureux ! (En disant cela , des larmes inondaient son visage.) Je le plains également , soit que j'aie à l'accuser d'un crime , ou seulement à lui reprocher une erreur ».

Mistriss Raymond et M. Mordaunt sortirent avec Hélène. Henry l'accompagna jusqu'à la porte de la chambre de mistriss Raymond , portant dans ses bras la petite Marie , dont elle ne pouvait consentir à se séparer un seul instant. Hélène n'avait plus la force

de se soutenir ; on la laissa se mettre dans son lit , et chacun ayant appris les principaux traits d'une suite d'événemens que tous desiraient de connaître on convint unanimement que , pour le moment , on ne lui en demanderait pas davantage. Mistriss Raymond ne voulut jamais quitter le chevet de son lit , malgré toutes les instances qu'Hélène faisait pour l'en détourner. « Je suis bien plus accoutumée , lui disait Hélène en souriant , à rester seule et sans secours , que vous ne l'êtes à passer une nuit sans dormir. Dans ce lit , dans cette chambre , auprès d'une table couverte comme celle-là de tout ce qui peut exciter mon appétit et réparer mes forces , il est bien vraisemblable que la surprise contribuera davantage à me tenir éveillée , que la peur ou le besoin ».

Quoique mistriss Raymond ne sen-

tût pas toute la force de cette observation, elle ne put s'empêcher de pleurer sur les malheurs passés auxquels elle imagina qu'Hélène voulait faire allusion. « J'ai encore tant de peine à croire, répartit-elle en pleurant, que vous soyez réellement ici, que si je vous quittais un moment, je craindrais trop de ne pas vous retrouver à mon retour ».

Henry n'eut pas plutôt appris de M. Mordaunt qu'il ne devait pas espérer de voir Hélène de la soirée, qu'il se rendit au presbytère. Le récit qu'il avait à faire était tellement invraisemblable, que les amis qu'il y trouva crurent d'abord qu'il avait perdu la raison : ne voyant cependant rien dans ses regards ni dans ses manières qui les confirmât dans cette opinion, ils éprouvèrent bientôt eux-même une émotion semblable à celle dont il était agité. Il ne faisait que

leur répéter qu'Hélène vivait, qu'elle était à Groby, sans chercher à leur expliquer comment elle avait été rendue à la vie et ramenée auprès de ses parens. Ils commencèrent enfin à se persuader qu'il ne doutait pas de la vérité de ce qu'il disait ; mais craignant encore qu'il n'eût été induit en erreur, ils résolurent de s'assurer de la vérité par eux-mêmes. Quoiqu'il fût très-tard, M. et mistriss Thornton, et Mary, qui était mariée depuis un an, et qui avait continué de rester dans le presbytère, se rendirent avec lui au château.

M. Mordaunt s'était établi dans un angle de la chambre à coucher d'Hélène ; il sentait qu'il ne lui était pas possible de se séparer de sa fille, et il se trouvait amplement dédommagé de la perte de son sommeil par le bonheur qu'il avait de la voir respirer, et quelquefois de l'entendre parler.

Miss Villars et les deux jeunes Raymond attendaient dans le vestibule le retour de Henry. Elles confirmèrent aux nouveaux venus l'événement de la soirée, et leur communiquèrent la joie et l'étonnement dont elles étaient encore pénétrées. Les conjectures auxquelles ils se livrèrent leur ôtèrent toute envie de dormir, ou même de prendre du repos, de sorte qu'ils se décidèrent à veiller ensemble pendant toute la nuit. Henry et Mary montaient alternativement, s'approchaient sans bruit de la porte d'Helène, et prêtaient une oreille attentive : tout était calme ; ils espéraient qu'elle s'était endormie. Ils revenaient dans le vestibule faire part à leurs amis de leurs espérances, et remontaient bientôt après pour en reprendre de nouvelles et les leur rapporter. Helène ne dormait pourtant pas ; elle se tenait seulement dans le plus parfait

repos , afin de reprendre des forces ;
et de se préparer à supporter la jour-
née du lendemain.

C H A P I T R E X I I I .

A PEINE fit-il jour qu'il lui fut impossible de rester plus long-temps dans son lit. Elle brûlait de s'instruire de mille particularités très-intéressantes pour elle et pour son bonheur ; et l'impatience de ses amis n'était pas moins grande que la sienne. Mistriss Raymond lui donna du linge et une robe ; car personne n'aurait permis qu'elle conservât des vêtemens grossiers et usés , qui rappelaient le souvenir pénible des maux qu'elle avait soufferts.

Le résultat des réflexions qu'elle avait faites pendant la nuit fut qu'elle demanderait à son père , dans une

conversation qu'elle se proposait d'avoir avec lui, des détails sur les circonstances qui avaient accompagné la mort de sir William, et sur la position actuelle de Henry, qui, par le peu de mots qu'il avait dit, lui avait donné à entendre que ses sentimens pour elle étaient toujours les mêmes, et qu'il espérait autant d'obtenir sa main que dans les jours les plus heureux de leur amour. Mais Hélène était accoutumée depuis trop longtemps à soumettre ses desirs à sa raison, pour agir sans la consulter. Elle avait cessé de regarder Henry comme son amant, sans cesser d'avoir pour lui une tendre affection, qu'il avait bien méritée par ses vertus et par son amour. Le chagrin avait flétri son imagination sans altérer sa sensibilité, sans nuire aux sentimens que la nature avait placés dans son cœur. Elle était mère; elle sentait qu'aucune con-

sidération ne la déterminerait à rien faire qui pût, dans ses conséquences les plus éloignées, être préjudiciable aux intérêts d'un enfant qui lui était si précieux, et qu'elle avait si heureusement retrouvé. Si dans sa jeunesse, elle avait immolé au respect que Henry devait avoir pour la volonté de son père, le penchant qu'elle avait pour lui, elle était sûre de pouvoir également en faire le sacrifice au bien-être de sa fille. Toutefois il était possible que ses devoirs et son inclination s'accordassent enfin : au fond de son cœur, elle en nourrissait la douce espérance ; mais elle ne se permettait pas de le souhaiter : elle n'aurait pas osé concevoir de semblables desirs sans l'aveu de son père.

Elle avait à peine achevé de s'habiller, qu'elle pria M. Mordaunt de venir la voir. Transporté de joie, et cependant inquiet encore, il s'em-

pressa de se rendre auprès d'elle. Elle pria mistriss Raymond de les laisser seuls ; mais elle garda avec elle sa petite Marie , qu'elle assit sur ses genoux , persuadée que son cœur ne la trahirait pas tant qu'elle aurait devant les yeux cet enfant , qui serait à-la-fois le témoin et la récompense de son courage. En voyant l'air languissant et fatigué d'Hélène , la pâleur de ses joues et l'abattement de ses yeux , M. Mordaunt fut près de succomber à la douleur profonde qui s'empara de lui. « O ma fille ! combien ne devez-vous pas avoir souffert ! et pourquoi » ! — « Dites-moi , mon père , depuis quand vous a-t-on apporté la nouvelle de ma mort » ? — « Depuis la naissance de cet enfant. Nous étions persuadés qu'elle vous avait coûté la vie ». — « Sir William parut-il affligé de m'avoir perdue ? Où et comment vécut-il ensuite ? En mou-

rant ne vous laissa-t-il soupçonner en aucune manière que j'existais ? — « Il ne revint en Angleterre qu'un an après votre prétendue mort, encore ne fût-ce que pour remettre sa fille entre les mains d'une parente de sa mère, et je fus obligé de lui faire à plusieurs reprises de très-vives instances, et d'employer tous les moyens imaginables pour le déterminer à me procurer le plaisir de le voir. Il vint enfin me rendre une visite. C'était à l'époque de la dernière maladie de votre mère. Je ne la quittais pas ; il m'aurait été impossible d'aller le chercher chez lui : il ne passa ici que deux jours. Il était le plus malheureux des hommes. Je me repentis de l'avoir, pour ainsi dire, obligé à faire une démarche qui lui était si pénible. Il y avait cependant quelque chose dans sa douleur qui ne s'accordait pas avec la mienne : c'était plutôt de la fureur

et du désespoir que de véritables regrets. Une fois, une seule fois, je voulus essayer de le faire parler de vous; il s'élança aussi-tôt de dessus sa chaise en s'écriant : « Ah ! ne la nommez pas, elle m'a perdu ! elle m'a ravi pour jamais mon repos ! Digne vieillard, continua-t-il, vous ne savez pas quel présent funeste vous me fîtes en me donnant votre fille ». J'attribuai la violence de ses expressions à la douleur extrême que lui causait votre mort. J'en jugeais par moi-même, et je sentais qu'un mari ne devait pas avoir la force de supporter un si grand malheur. Je le suppliai de me laisser voir ma petite fille, tout ce qui restait d'Hélène. « Elle ne lui ressemble point, me répondit-il; elle ne porte pas son nom, et j'espère qu'elle n'aura pas non plus ses traits ». — « J'espère au contraire qu'elle lui ressemblera, répliquai-je avec bonté; et peut-être

un jour, sir William, ce qui vous rappelle trop vivement la perte que vous avez faite, sera-t-il pour vous une source de consolation ». — Il était presque hors de lui-même : « Assez, assez, s'écria-t-il, n'en parlez plus, si vous ne voulez pas m'ôter l'usage de ma raison »! — Je cherchai à le calmer. Pendant le peu de temps qu'il resta encore avec moi, j'évitai avec le plus grand soin un sujet de conversation qui lui était insupportable. Il passa ensuite quelques mois à Londres; et tout le monde m'a assuré qu'il n'avait cessé de montrer la plus profonde douleur. Le printemps suivant il quitta l'Angleterre, et il n'y est plus revenu. Quatre mois après il mourut à Vienne de mort subite.

Je fus informé de cet événement par un noble Bohême, qui, à ce qu'il m'avait dit souvent, était intimement lié d'amitié avec lui. Il y avait

dans sa lettre quelques mots dont jusqu'à présent je n'avais pu comprendre le sens, mais qui se rapportaient certainement à l'erreur cruelle dont ma fille bien-aimée a tant souffert, et qui a probablement fait le malheur de sir William pendant toute sa vie. Ces mots signifiaient à-peu-près que sir Villiam, s'il avait eu le temps de se reconnaître au lit de la mort, aurait pu se résoudre à diminuer la rigueur d'une résolution qu'il avait cru devoir prendre pour se venger d'une injure. J'imaginai que ce n'était qu'une manière d'excuser quelque action de sir William, qui viendrait probablement quelque jour à ma connaissance, et dont son ami croyait avoir besoin de le justifier.

« Je découvris, continua M. Mordaunt, car Hélène n'osait pas l'interrompre, je découvris que ceux à qui l'on avait confié la garde de cette

chère enfant m'étaient absolument inconnus , et ne tenaient par aucun lien à ma famille. On aurait dit que sir William avait pris les plus grandes précautions pour l'éloigner de nous autant qu'il était possible ; mais mon cœur la désirait : je brûlais de l'avoir auprès de moi ; et notre cher Henry, qui a été mon ange gardien dans tous mes malheurs , et qui est maintenant le soutien de ma vieillesse , me procura cette satisfaction , comme il m'en a procuré beaucoup d'autres. Il obtint de la dame à qui l'on avait remis la garde de votre fille , qu'elle la confiât à ses soins et à ceux de sa sœur , pour la mener dans le Northumberland où ils venaient faire un petit voyage. Ils sont déjà ici depuis dix jours , et Henry et moi n'avons cessé de chercher dans sa physionomie quelques-uns de vos traits , et d'adoucir , par ce moyen , le regret

que nous avons de vous avoir perdue ».

Hélène sentit que son cœur n'était pas indifférent à cet éloge de Henry. « Lord Villars, demanda-t-elle, poursuit-il toujours ses mêmes projets d'ambition et d'avarice, si souvent déçus et jamais abandonnés » ? — « Lord Villars ? est-ce que vous ne savez pas ? Hélas ! vous ne pouvez pas le savoir en effet. Il n'y a plus d'autre lord Villars que Henry ». — « Grand Dieu » ! s'écria Hélène ; et ses joues devinrent plus pâles qu'elles n'étaient. — « Il est mort, continua M. Mordaunt, depuis environ trois mois. On avait prévu sa mort. Henry passa dans le continent pour aller chercher sa sœur qui voyageait avec lady Edouard ; mais lord Villars mourut avant même que son fils fût arrivé à l'endroit où elle était alors. Depuis son retour en Angleterre, ses

affaires de famille avaient absorbé tous ses momens , et ce n'est que depuis dix jours que j'ai le plaisir de l'avoir auprès de moi , et de vivre dans son aimable société qu'il sait être ma plus douce consolation ». — « Et mon frère , qu'est-il devenu ? ne vous donne-t-il aucun secours ? » — « Aucun , Hélène , aucun. Lady Almeria et lui n'ont point de goût pour ma retraite solitaire , ni pour la société d'un vieillard , quoique ce vieillard soit leur père. Ils passent leur vie dans la dissipation et la prodigalité ; et le seul plaisir que je trouve dans leur mariage , est d'avoir de temps en temps auprès de moi quelques-uns de leurs enfans : ils en ont trois ». — « Mes sœurs... ». — « Ont fait d'heureux , et non de riches mariages. Elles sont toutes les deux établies dans ce pays , et elles ne négligent rien pour adoucir mes der-

nières années. Ma fille Raymond, et les deux petites-filles qu'elle m'a données, sont pleines d'égards pour moi, et rendent mon intérieur aussi agréable qu'il est possible; et maintenant, s'écria-t-il en la serrant entre ses bras, maintenant que j'ai le bonheur de revoir et d'embrasser mon Hélène, il ne me reste plus rien à désirer dans ce monde ». — « Pour moi, si je peux embellir les derniers jours de mon père, et protéger l'enfance de cet être chéri qui me doit la vie, que me manquera-t-il désormais pour être parfaitement heureuse »? — « O mon Hélène! vous aurez encore beaucoup à faire; vous aurez à récompenser, je ne dis pas la constance, votre pudeur pourrait s'en alarmer, mais les vertus de notre Henry. Vous avez essuyé beaucoup de malheurs: il est bien juste que vous cherchiez à vous en dédommager ». — « Puis-je don-

ner un autre père à mon enfant ? puis-je courir le risque d'affaiblir en quelque sorte le tendre intérêt que j'y prends, par le partage qu'un nouveau lien me forcerait à faire de mes affections ? — « Quel autre, reprit M. Mordaunt en souriant, pourrait donc mieux, que Henry, servir de père à votre fille ? à qui aimeriez-vous mieux confier vos plus chers intérêts ? mais il plaidera lui-même sa cause. Il se serait opéré dans mon Hélène de bien étranges changemens, si une délicatesse mal entendue mettait quelque obstacle à l'accomplissement des vœux qu'il forma dès sa plus tendre enfance ; il me semble au contraire que la raison est toute entière en sa faveur. Maintenant, ma chère amie, descendons ensemble. Je suis bien impatient d'entendre le récit de vos malheurs ; mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps éloignée de vos amis, que leur

intérêt pour vous a tenus éveillés toute la nuit, et qui desirent de vous voir autant que je le desirais moi-même ».

CHAPITRE XIV.

HÉLÈNE se leva de dessus sa chaise; mais lorsqu'elle voulut marcher, elle se trouva si faible et si tremblante, qu'il lui fut impossible de douter qu'elle n'eût succombé, si son voyage s'était prolongé d'un seul jour. Elle ne savait pas que les peines morales affaiblissent bien davantage que les fatigues du corps. Ce qu'elle avait éprouvé depuis son arrivée dans le Northumberland, avait plus contribué à anéantir ses facultés physiques, que les huit cents milles qu'elle avait été obligée de faire à pied.

Ses amis écoutaient au bas de l'escalier : ils n'eurent pas plutôt entendu

ouvrir la porte de sa chambre, que Henry monta au-devant d'elle : il vit qu'elle ne pouvait presque pas marcher, et que M. Mordaunt ne l'y aidait lui-même qu'avec beaucoup de peine. « Appuyez-vous sur moi, ma chère cousine, lui dit-il du ton le plus affectueux, c'est votre cousin qui vous le demande : vous ne lui refuserez pas la permission de vous rendre ce service ». Hélène qui sentait fléchir ses genoux accepta son offre, et se laissa aller dans ses bras ; mais aussitôt il fut lui-même saisi d'une émotion si vive, qu'il fut obligé de s'arrêter un moment, et de s'appuyer contre le mur. Hélène savait que les Thorntons étaient dans le salon, de sorte qu'ils ne devaient pas craindre que leur apparition soudaine lui causât une surprise dangereuse. Ne pouvant plus contenir leur impatience, ils avaient suivi Henry de très-près, et ce fut fort

heureux, car il était tellement ému, qu'il n'aurait pas pu soutenir Hélène plus long-temps. M. Thornton la prit dans ses bras. Elle posa sa tête sur le sein de Mary, son ancienne amie; et mistriss Thornton, qui ne se possédait pas de joie, s'empessa de lui faire respirer des essences, et lui prodigua ensuite les plus tendres caresses. Ils ne tardèrent pas à voir qu'elle ne pourrait jamais descendre l'escalier dans l'état où elle était. Ils convinrent de se réunir dans la bibliothèque de M. Mordaunt, qui était en face de la chambre à coucher qu'on avait destinée à Hélène. Dans l'intervalle Henry avait repris des forces, et M. Thornton et lui la portèrent dans la bibliothèque, et l'assirent sur un sofa, où peu de momens suffirent pour lui rendre l'usage de ses sens.

« Je n'aurais jamais cru que je fusse si faible, dit-elle en souriant; et quand

je vous aurai raconté tout ce que j'ai fait depuis trois mois, vous conviendrez avec moi qu'il est bien extraordinaire que je ne puisse pas descendre quelques marches ». — « Ah, Hélène ! dit Henry en poussant un profond soupir, nous sommes tous tremblans et faibles comme vous : aucun de nous ne peut calmer la vive émotion qu'il éprouve ». M. Mordaunt était assis sur une chaise basse tout auprès du sofa, et il tenait les mains d'Hélène dans les siennes. Henry, appuyé sur le dos de la chaise de M. Mordaunt, la regardait avec la plus grande attention, et sans détourner un seul instant les yeux de dessus elle. Mary, à genoux entre M. Mordaunt et Hélène, se serrait fortement contre eux, et semblait être en adoration devant son amie. Les autres formaient un cercle à l'entour, et chacun paraissait se disputer le plaisir de rendre à Hé-

lène quelque service. Ils étaient tous pénétrés de cette idée, qu'ils devaient la dédommager autant qu'il était en leur pouvoir des maux qu'elle avait soufferts, et des dangers auxquels elle avait été exposée.

Quant à Hélène, elle avait à peine la force de parler, et ses yeux inondés de pleurs, ne pouvaient distinguer personne. « Au milieu de mes plus grandes peines, dit-elle d'une voix entrecoupée, je n'ai jamais versé tant de larmes de douleur, que la joie m'en fait répandre aujourd'hui. Je voudrais me contenir; je voudrais bannir cette faiblesse; mais n'est-il pas bien naturel de s'attendrir en recevant tant de marques du plus tendre intérêt » ?

Malgré l'impatience qu'ils avaient tous de connaître les détails des malheurs d'Hélène, ils lui demandèrent unanimement de ne point satisfaire

leur curiosité, qu'elle ne fût un peu plus calme ; mais elle était bien sûre que son agitation ne cesserait pas, tant qu'elle aurait un récit si intéressant à faire : « Croyez, leur dit-elle, que rien n'est plus propre à me soulager, que le récit de mes tristes aventures. Il me fatiguera peut-être ; mais cette fatigue me sera salutaire. J'ai besoin de dormir ; mon sommeil depuis trois mois a constamment été interrompu. Il y a deux nuits que je n'ai pas fermé l'œil. Si je recouvre le sommeil, mes forces me seront bientôt rendues ; et je sens que je ne pourrai y réussir qu'après vous avoir instruits de tout ce qui m'est arrivé ».

Chacun se rapprocha d'elle, et elle fit un léger signe à Henry, qui vint aussi-tôt s'asseoir auprès d'elle sur le sofa. Il est inutile de dire avec quelle avidité on recueillit tout ce qu'elle raconta. La pitié, l'admiration, l'in-

dignation, la douleur, et l'étonnement, se succédaient rapidement dans l'ame des auditeurs ; mais quand elle vint à rapporter le fait qui paraissait avoir consommé son malheur, et dont elle était si peu informée qu'elle ne savait s'il n'était pas faux ou inventé, Henry n'eut pas la force de réprimer sa douleur : « O mon Hélène ! s'écria-t-il en se jetant à ses genoux et en lui serrant affectueusement les mains ; ma pauvre Hélène ! ma toujours bien-aimée ! Je vous en conjure, ne me haïssez pas ! c'est moi qui vous ai perdue ; c'est moi qui vous ai conduite dans cette prison ; c'est moi qui en ai fermé la porte sur vous ; c'est moi que vous devez accuser des jours de douleur et des nuits d'insomnie que vous avez passés. Ah ! si vous ne pouvez me pardonner, au moins ne m'accablez pas du poids de votre haine ». — « Consolez-vous, Henry,

lui répondit-elle en lui serrant tendrement la main : soyez sûr que je n'ai jamais haï personne, pas même l'auteur de mes maux ; jugez si ce serait pour vous que j'aurais de la haine » ! — « Quoi ! vous me pardonneriez, vous pourriez encore m'appeler votre cher Henry ! M. Thornton, priez pour moi. Je ne saurais rester dans une si pénible incertitude ». — « Ni souffrir non plus, interrompit M. Thornton assez vivement, qu'Hélène ait un moment de repos. Pouvez-vous admirer le courage avec lequel elle a soutenu les plus cruelles épreuves, et vous laisser abattre si facilement » ? — « Ah ! je sens bien que j'aurais eu beaucoup moins de force pour supporter une joie extrême, dit Hélène en rendant sa main à Henry, qui, intimidé par le reproche de M. Thornton l'avait laissé aller ; et ceux qui ont éprouvé de vives peines et de grands plaisirs, savent

qu'il est moins difficile de résister aux unes qu'aux autres ». — Des larmes coulaient des yeux de Henry. Il baisait la main d'Hélène et s'efforçait de cacher son trouble et son agitation. « Dites, dites, s'écria-t-il d'une voix mal assurée, que vous me pardonnez les maux que j'ai causés ». — « Ne parlons point de pardon : je vous dois au contraire de la reconnaissance. Vous avez délivré mon cœur d'un pesant fardeau, en justifiant la mémoire d'un homme qu'il m'en coûtait beaucoup de mépriser : on pardonne facilement des injustices causées par une erreur ; et je le fais d'autant plus volontiers, que cette erreur l'a évidemment rendu plus malheureux que moi ».

Henry expliqua alors combien les précautions qu'il avait prises pour ménager la délicatesse d'Hélène et ne pas troubler son repos, avaient mal réussi.

Il se rappela en substance le contenu du billet de lady Almeria, qui avait causé la fatale méprise dont Hélène avait été la victime. M. Mordaunt et Hélène se réunirent alors pour se réjouir de ce que l'imprudencé de Henry avait pu confirmer des soupçons, à la vérité bien injustement conçus. Sans cette sorte d'excuse, sir William aurait été à leurs yeux, le plus scélérat des hommes. Cependant ni M. Mordaunt, ni le charitable M. Thornton, ni Henry sur-tout, ne le trouvèrent excusable d'avoir choisi une pareille vengeance, et de s'être arrogé le droit de punir si cruellement une offense, envers laquelle les loix de son pays étaient beaucoup moins sévères. On imagine bien que les femmes portèrent sur lui un jugement plus rigoureux. Quant à Hélène, sans le condamner comme tout le monde, elle ne chercha point à embrasser sa dé-

fense, et crut qu'elle en faisait assez. En parlant de l'aventure du couvent ruiné, elle évita soigneusement de prononcer le nom de M. Raymond, quoiqu'elle se plut beaucoup à répéter combien le ducat qu'elle avait reçu dans cette occasion lui avait été utile. Mais ce fut avec la plus vive émotion qu'elle raconta ce qu'elle avait éprouvé lors de sa rencontre avec Henry, à Cologne; et ils lui demandèrent tous à-la fois comment, dans la position où elle se trouvait, et dans son extrême détresse, elle avait pu se résoudre à ne pas se faire connaître. — « Etait-il possible que je le fisse? Quelle puissance sur la terre aurait pu convaincre sir William de mon innocence, si j'étais revenue en Angleterre avec Henry? Devais-je risquer ma réputation et la seule chance de bonheur que j'eusse encore, pour éviter des maux semblables à ceux

que j'avais déjà eu la force de supporter ? Mais Dieu sait combien il m'en coûta pour prendre cette résolution » ! — « Cette résolution ! s'écria M. Mordaunt avec transport, elle est, comme la conduite que vous avez toujours tenue, le résultat des principes les plus purs et de la plus saine raison. Mais en vérité nous ne résisterons pas à ce récit affligeant. Hâtez-vous d'arriver en Angleterre, ou bien je serai comme Henry, censuré par M. Thornton, car je sens que ma tête n'est pas assez forte pour en écouter davantage ». — « Mon mari aurait bien tort de vous faire des reproches, dit mistriss Thornton : regardez-le ; jamais je ne le vis si troublé ». — « Eh ! qui pourrait, interrompit M. Thornton, voir de sang-froid de semblables preuves d'un si beau courage et de la puissance de la raison ? Cependant, tout surprenant que cela paraît être,

il suffit d'avoir reçu de Dieu une intelligence commune, et de n'avoir pas encouru sa malédiction, pour se conduire d'une manière aussi héroïque qu'Hélène : tout le reste est l'effet de l'éducation que l'on a reçue, de l'empire que l'on exerce sur soi, et de l'habitude de toujours faire accorder ses actions avec les principes de la morale ». — « C'est vous qui m'avez élevée, mon cher M. Thornton; et si je me suis bien conduite, je sais que c'est à vous que je le dois, à ma chère mistriss Thornton, à mon père; mais sur-tout à vous, qui n'avez jamais manqué de me donner des éloges lorsque je le méritais, et qui m'avez prouvé qu'il était si facile de suivre le sentier de la vertu, que j'aurais eu honte de m'en écarter ».

Henry ne pouvait pas proférer une seule parole. Il s'appuyait sur le bras du sofa, et paraissait pénétré de dou-

leur et d'admiration. Il n'entendit point la morale de M. Thornton. Il ne crut point à la possibilité de pratiquer autant de vertus. Il regardait Hélène comme un ange du ciel, et doutait même que, parmi les anges, il y en eût d'assez purs pour lui être comparés.

Elle se hâta de terminer un récit dont les circonstances affectaient si fortement ses auditeurs. Quand il fut achevé, elle se trouva heureuse ; elle commença à prendre un peu de repos, et à se sentir plus tranquille. On lui apprit alors, ce qu'on n'avait pas eu le temps de lui dire, que M. Raymond avait subi le sort que ses vices lui réservaient ; et qu'au lieu de la retraite paisible qu'il s'était promis de trouver en Suisse, la vengeance d'une famille outragée l'avait atteint peu de jours après qu'Hélène l'avait quitté ; que, ne voulant pas se laisser arrêter par

les officiers de justice qui l'avaient découvert, il s'était long-temps défendu sans succès; qu'il avait employé, pour se délivrer, tant de violence et des moyens si dangereux, qu'on avait été forcé d'en agir comme lui, pour essayer de le soumettre; que dans ce combat il avait reçu des blessures mortelles, et que sa mort avait mis mistriss Raymond en possession d'un modique douaire, et assuré à ses filles quelques milliers de livres qui avaient été placées sur leurs têtes. Hélène confessa alors que c'était à M. Raymond qu'elle devait le ducat qui lui avait été si utile, et elle ajouta qu'il avait témoigné un vif desir de lui rendre de plus importans services. Mistriss Raymond ne fut pas fâchée d'entendre donner quelques louanges à un homme qu'elle avait aimé; mais comme les mauvais procédés qu'il avait eus envers elle, lui avaient de-

puis long-temps fait perdre tout attachement pour lui , elle avait été plus frappée qu'affligée de sa mort , et le peu de bonheur qui en résultait pour sa famille , n'avait pas tardé à lui faire regarder cet événement plutôt comme un soulagement que comme un malheur.

Les deux sœurs d'Hélène arrivèrent le lendemain à Groby , et partagèrent sincèrement la joie qui y régnait. Peu de jours suffirent pour lui rendre sa sérénité accoutumée ; et au bout de quelques semaines , elle eut entièrement recouvré sa beauté et sa santé.

C H A P I T R E X V .

QUE servirait de prolonger une histoire dont on prévoit déjà la fin ? on n'imaginera pas sans doute que les réclamations de Henry ne furent pas

écoutées, puisque le devoir ne s'y opposait pas, qu'Hélène desirait elle-même de lui donner sa main, et que l'autorité d'un père sanctionnait cet heureux mariage. Elle montra cependant une répugnance inexprimable à lui donner sa main, avant que sa réputation fût aussi pure que l'avait été sa conduite. Son retour à la vie devait nécessairement être connu, et avec lui, tous les soupçons qui l'avaient si long-temps tenue séparée du monde entier. D'un autre côté, la mort de sir William rendait sa justification extrêmement difficile, puisqu'il n'y avait que ceux qui ne pouvaient la croire coupable, pour qui son innocence restât démontrée. Le témoignage le moins équivoque était celui du noble Bohême; ce fut à lui que l'on décida de s'adresser pour lever tous les doutes. Henry était déterminé à faire lui-même un voyage à Vienne,

si, par lettres, cela ne s'arrangeait pas d'une manière satisfaisante. M. Mordaunt rédigea un exposé de tous les faits, sur lesquels il avait lieu de croire qu'étaient fondés les soupçons de sir William, et la condamnation qu'il avait prononcée contre Hélène. On y joignit une déclaration de lady Almeria, sur ce qui avait pu causer une erreur si fatale; et l'étranger fut supplié de dire si l'injuste barbarie de son ami avait eu d'autres motifs. L'éloquence naturelle d'un père qui tremble pour la réputation de sa fille, donna à la lettre que M. Mordaunt écrivit, une énergie telle qu'elle aurait touché le cœur le plus insensible. Le noble Bohême n'était pas dépourvu de sensibilité. Il avait souvent douté du crime d'une femme dont sir William, par ses regrets, n'avait cessé de vanter malgré lui les qualités et les vertus; et depuis qu'elle s'était échap-

pée, il avait reçu de mistriss Ulric tant de preuves de la bonté de son cœur et de l'excellence de ses principes, qu'il était parfaitement disposé à la croire innocente lorsque sa justification lui parvint.

La réponse qu'il fit ne laissa rien à désirer. Il écrivit à M. Mordaunt que sir William avait souvent répété, dans les derniers mois de sa vie, que s'il n'avait pas vu par lui-même la preuve de l'injure qui lui avait été faite, il ne l'aurait jamais cru; que la sévérité de la peine qu'il avait infligée à sa femme, lui avait causé les remords les plus cuisans; que souvent il avait paru fâché de la fidélité avec laquelle on exécutait l'ordre qu'il avait donné, de ne recevoir d'elle aucune lettre, aucun message pour lui; que rien ne l'avait empêché de retourner auprès d'elle, que la honte dont il aurait été couvert, soit qu'elle parvînt à se jus-

tifier des fautes dont il l'avait accusée, soit que, coupable ou innocente, il l'eût remise dans le monde; et qu'enfin, s'il avait vécu quelques jours de plus, la crainte même de cette honte aurait cédé probablement au malheur qui l'accablait, et qui allait toujours croissant.

Il ajouta que son intention avait été, après la mort de son ami, de visiter Hélène dans sa prison, et de régler la conduite qu'il tiendrait, d'après l'opinion qu'il en aurait prise dans cette entrevue. Il avoua ingénument que, quoiqu'il n'eût tenu aucun compte de la réputation de son ami, s'il avait trouvé Hélène innocente, il aurait préféré, si elle lui avait paru coupable, de la laisser languir dans sa prison, plutôt que de flétrir la mémoire de sir William, par la publicité que sa rentrée dans le monde aurait donnée à toute cette affaire.

Enfin, après avoir félicité M. Mordaunt de l'innocence et de l'heureuse arrivée de sa fille auprès de lui, il l'informa que, pour rendre le plus parfait possible un bonheur si chèrement acheté et si bien mérité, il avait écrit à tous ceux qui avaient concouru à garder Hélène, pour la justifier à leurs yeux, non-seulement parce qu'il était persuadé que cet hommage rendu aux vertus d'une femme respectable, était la plus grande preuve d'attachement qu'il pût donner à l'ami qu'il avait perdu, mais aussi parce qu'il avait la certitude que c'était un tribut payé à la vérité, et qu'il s'estimait trop heureux de pouvoir compenser, par cet acte de justice, la part qu'il avait eue, sans le savoir, à une si atroce persécution.

L'intervention de cet étranger fut fort utile à Hélène pour se faire rendre sa fille. Elle se servit également

de lui pour s'acquitter, autant qu'elle le pouvait avec de l'argent, des services que lui avaient rendus mistriss Ulric et la bonne Thérèse; et l'on pense bien que le petit-fils de la vieille Deborah ne fut pas oublié.

La générosité, avec laquelle Henry avait traité les différentes branches de sa famille, l'avait singulièrement appauvri; mais il avait encore plus de fortune qu'il n'en faut pour être heureux. Il fit revivre le projet qu'il avait, pendant tant d'années, vainement tenté d'exécuter. Hélène et lui se contentèrent du douaire qu'elle avait à prélever sur la fortune de sir William, jusqu'à ce qu'il eût affranchi ses biens de toutes les charges qui lui étaient imposées; et, à la prière de M. Mordaunt, ils fixèrent leur séjour à Groby. On agrandit la chaumière de la vieille Deborah, afin qu'elle pût recevoir mistriss Raymond et ses filles, et

qu'elles eussent, outre la certitude d'être toujours bien venues à Groby, une retraite assurée pour cette époque de la vie où chacun veut pouvoir dire en fermant sa porte : « Je suis chez moi ».

Nous terminerons ici l'histoire d'Hélène. Il serait inutile de peindre le bonheur que Henry et elle goûtèrent dans leur ménage, la félicité de M. Mordaunt, le contentement des Thorntons, et la douce joie qu'éprouvèrent tous ceux qui les connaissaient. Pour les êtres bons et sensibles comme eux, tout ce que nous dirions serait superflu; les autres ne nous entendraient pas.

F I N.



